

2020 – 2021

L'écovillage démocratique et participatif : une alternative durable au système capitaliste ?

Augustin BEAU

Sous la direction de M. Timothée Duverger

Maître de conférence et directeur du master ESSIS à Sciences
Po Bordeaux

SOMMAIRE

SOMMAIRE.....	2
REMERCIEMENTS.....	4
RESUME – MOTS CLES.....	5
INTRODUCTION.....	6
CHAPITRE 1 : HISTORIQUE ET FORMATION D'UN IDEAL DE VIE	10
SECTION 1 : LES FONDEMENTS UTOPIQUES ET LES INITIATIVES PIONNIERES.....	10
1. <i>Les utopies humanistes.....</i>	10
2. <i>Le socialisme utopique du XIX^e siècle</i>	13
3. <i>Quel bilan ?.....</i>	15
SECTION 2 : LE RETOUR A LA TERRE APRES MAI 68 ET LA CONCRETISATION DU MODELE ...	16
1. <i>Mai 68 et l'émergence des néoruraux.ales</i>	16
2. <i>Les difficultés d'un mode de vie « à l'ancienne » et la fin de l'utopie.....</i>	16
SECTION 3 : « VILLAGES AUTONOMES », « ECOLIEUX », « ECOVILLAGES » : UN PHENOMENE RAVIVE PAR L'EPIDEMIE DE COVID-19.....	18
1. <i>Différents modèles d'écovillages.....</i>	19
2. <i>Motivations, idéologies et profils des « écobabitant.e.s ».....</i>	20
CHAPITRE 2 : VIABILITE ET AUTONOMIE DES ECOVILLAGES DEMOCRATIQUES ET PARTICIPATIFS	24
SECTION 1 : LES DEFIS POSES PAR LA PRECARITE.....	24
1. <i>Des laboratoires d'expérimentation de nouveaux modèles économiques.....</i>	24
2. <i>Quel impact sur la viabilité du modèle ?.....</i>	27
SECTION 2 : LE FACTEUR HUMAIN.....	27
1. <i>La pluralité des profils : uni.e.s dans la diversité ?.....</i>	27
2. <i>Les outils de gestion de conflit.....</i>	29
3. <i>Les limites de l'appareil térien de gestion de conflit.....</i>	31
SECTION 3 : L'AUTONOMIE : DEFINITION, FAISABILITE, ENJEUX	34
1. <i>Les conditions de l'autonomie</i>	34
2. <i>La place des banques et des marchés financiers.....</i>	36
CHAPITRE 3 : DE L'ECOVILLAGE AUTARCIQUE A L'ECOSYSTEME COOPERATIF, OU LA CAPACITE DU MODELE A SE GENERALISER.....	38
SECTION 1 : LES ENJEUX DE LA REINVENTION DE LA DEMOCRATIE	38
1. <i>La réinvention de l'organisation.....</i>	38
2. <i>Vers une possible généralisation de ces modes d'organisation ?.....</i>	41
SECTION 2 : LES OFFRES DU MODELE, GAGE DE SA CAPACITE DE GENERALISATION	43
1. <i>Remettre les individu.e.s au centre des préoccupations.....</i>	43
2. <i>Recréer du lien au sein de la communauté</i>	44
3. <i>Vers un mode de vie écoresponsable.....</i>	45
SECTION 3 : UNE VOIE ALTERNATIVE : L'ECOSYSTEME COOPERATIF	47
1. <i>La résilience à travers la coopération des acteur.ice.s.....</i>	47

2. <i>La généralisation : un objectif du modèle ?</i>	48
CONCLUSION	50
BIBLIOGRAPHIE	52
SOURCES	54
TABLE DES ANNEXES	55

REMERCIEMENTS

Je tiens tout d'abord à remercier M. Timothée Duverger, dont les conseils et le soutien ont été essentiels à la réalisation de ce mémoire.

Je tiens de plus à remercier l'ensemble des membres du projet Tera et tout particulièrement M. Frédéric Bosqué, Mme Marie-Hélène Muller, M. Simon Decock et M. Olivier Périé, dont l'accueil et la bienveillance ont fait de l'étude de terrain menée dans le cadre de ce mémoire une expérience aussi plaisante que passionnante.

Je tiens enfin à remercier Mme Geneviève Karlsson, fondatrice de l'écolieu La Cour Des Aulnays, dont l'engagement et la ténacité auront embrasé mon intérêt pour les écovillages.

RESUME – MOTS CLES

Résumé :

A l'heure où la pandémie de Covid-19 a rendu inopérant ce qui faisait l'attractivité des espaces urbains – foisonnement culturel, économique, associatif... – et où le système de démocratie représentative se voit remis en question, l'exode urbain s'intensifie. De plus en plus d'individu.e.s quittent les métropoles pour s'installer en collectif, au sein d'espaces ruraux excentrés des flux de la mondialisation, où le service public manque et où les agriculteur.ice.s sont plus courant.e.s que les médecins. Si ces collectifs prennent diverses formes et sont animés de différentes idéologies, ils ont en commun d'aspirer à inventer un système plus respectueux des individu.e.s et de l'environnement. Celles et ceux qui forment ces « écovillages » expérimentent de nouvelles manières de distribuer les ressources, de vivre en coopération avec la nature ou encore de penser la démocratie. Qui sont ces individu.e.s ayant décidé de rompre avec le système traditionnel urbain ? Le modèle de l'écovillage démocratique et participatif est-il durable ou constitue-t-il une utopie initiée par les néoruraux.ales ? Peut-il se passer du système traditionnel pour subsister ? L'autonomie va-t-elle de pair avec l'autarcie ? Quel rôle ces projets peuvent-ils jouer au sein de ces territoires économiquement et humainement dévitalisés ? Autant de questions auquel ce travail de recherche tentera d'apporter des réponses.

Mots clés :

Ecovillage ; alternative ; écosystème coopératif ; capitalisme ; sociocratie ; gouvernance ; communication non-violente ; néoruraux.ales ; cercle restauratif ; revenu d'autonomie.

Abstract :

As the Covid-19 pandemic prevents people from accessing everything that made urban areas attractive – cultural and associative activities, economic opportunities – and as representative democracy keeps being strenuously questioned, the phenomenon of urban exodus intensifies. More and more people decide to leave cities to settle together within isolated rural spaces, where public services are rare and where farmers are more easily found than doctors. These groups take multiple forms and follow diverse ideologies, but they all wish to invent a new system, more respectful of humans and nature. Those who form these projects experiment new ways of distributing resources, cooperating with the environment and conceptualizing democracy. Who are these people who decide to break up with the traditional urban model? Are ecovillages viable or are they just utopias made up by neocountry people? Can this alternative way of life subsist without capitalism's benefits? Does being self-sufficient imply being isolated from traditional economic and political actors? What key role can ecovillages play within these economically and humanly devitalized territories? This study aims at answering these questions.

Keywords:

Ecovillage ; alternative ; cooperative ecosystem ; capitalism ; sociocracy ; governance ; nonviolent communication ; neocountry people ; restorative circle ; independent income.

INTRODUCTION

Le 7 juillet 2020 paraissait une étude de la SCET, filiale de la Caisse des dépôts et consignations, intitulée « Revitalisation des centres-villes : l'impact de la crise Covid-19 ». Cette étude avait pour ambition d'évaluer l'impact de six mois de crise Covid-19 sur les centres des villes moyennes. La SCET entendait établir une réponse aux difficultés émergentes : « Désertification des cœurs des villes », « Fermeture de 70% à 90% des commerces pour 60% des villes » ou encore « Délitement du tissu commercial local »¹. La question posée par la SCET était « Pour enrayer cette spirale, comment redonner envie aux consommateurs de revenir en centre-ville ? ». Cette étude établissait que la pandémie de Covid-19 pourrait être l'occasion d'une revitalisation des villes moyennes, présentant des avantages nets par rapport aux grandes métropoles : densités de population plus faibles, coût de l'immobilier moindre, faible dépendance aux infrastructures métropolitaines mises en difficulté par le Covid-19 ou encore attention accrue envers l'environnement de la part des pouvoirs publics.

Il semble que la crise du Covid-19 ait intensifié l'ensemble des difficultés posées par la vie urbaine, tout en paralysant les avantages de celle-ci – foisonnement économique, culturel et associatif, divertissements, tissu social, etc... Si l'étude de la SCET présente la ville moyenne comme une réponse à la crise rencontrée par les métropoles, qu'en est-il des campagnes ? Il semble en effet que l'ambition de la SCET est de désengorger les grandes villes en transférant leurs habitant.e.s et leur mode de vie vers les villes moyennes. Mais la SCET ne mentionne pas les enjeux de la revitalisation des territoires ruraux. La ville moyenne est-elle l'unique alternative à la métropole ? L'étude de la SCET n'envisage pas les possibilités qu'offre la ruralité. En effet, il semble que comme l'avance Vincent Grimault dans son ouvrage *La renaissance des campagnes : Enquête dans une France qui se réinvente* (2020) : « Les campagnes, par de nombreux aspects, vont bien ! ». Il développe : croissance démographique favorable, exode urbain qui ne concerne pas seulement les retraités mais aussi les jeunes actif.ve.s, opportunités d'emplois grandissantes, etc²...

Depuis « Mai 68 », un phénomène discret mais réel s'est concrétisé au sein des territoires ruraux. Là où le service public n'opère plus, là où la densité de population chute et où les agriculteur.ice.s et éleveur.euse.s sont plus courant.e.s que les médecins, des « collectifs » offrant un mode de vie alternatif à celui des villes se sont installés. Constitués d'individu.e.s aux motivations diverses mais généralement rassemblé.e.s par la volonté de « réinventer le système » en communauté, ces groupes ont pris différentes formes, ont été animés de différentes idéologies, au point qu'il semble qu'il y ait autant de catégories de collectifs que de collectifs même. Le réseau Colibris en recense à lui seul huit-cents.

L'ambition de ce travail de recherche était à l'origine de questionner la viabilité de ces alternatives. Or, comme dit précédemment, la diversité des formes prises par ces collectifs a nécessité d'établir certaines catégories et de recentrer l'étude sur un type de collectif. « Villages autonomes », « communautés résilientes », « écovillages », « écolieux » : autant de termes flous désignant sans distinction les projets visant à sortir de l'économie linéaire (« j'achète, je consomme, je jette ») et du modèle capitaliste mondialisé. L'ouvrage

¹ Service, Conseil, Expertise et Territoire (SCET), Revitalisation des centres-villes. L'impact de la crise Covid-19, *Tendances*, Think Tank Scet, n°7, juillet 2020.

² Grimault, Vincent, *La renaissance des campagnes. Enquête dans une France qui se réinvente*, Paris, Seuil, 2020.

de Claire Lemerrier et Pierre François *Sociologie historique du capitalisme* paru en janvier 2021 donne une définition de « capitalisme » permettant de mieux appréhender les causes de la formation de ces projets. Les deux auteur.ice.s définissent ce modèle comme non pas hégémonique, mais suffisamment dominant pour que la grande majorité des individu.e.s aient à vivre selon ses principes sans l'avoir choisi. Ainsi, ces lieux alternatifs peuvent être appréhendés comme des tentatives diverses d'échapper aux logiques du système dominant en réinventant une société en marge de celui-ci.

Ces projets prennent la forme de communautés qui se structurent généralement autour de principes tels que l'autonomie (alimentaire, énergétique), la gouvernance démocratique, la lucrativité limitée, la protection de l'environnement ou encore la justice sociale. Encore une fois, le partage de ces valeurs n'implique pas une homogénéité de ces alternatives et des individu.e.s qui les composent, nous le verrons ultérieurement. Le choix du terme « écovillage » pour désigner ces initiatives se justifie en ce qu'il allie deux dimensions centrales du sujet.

« Eco » renvoie à la volonté des membres du projet de mettre en place ce dernier dans un but de transition écologique. « Village », car ce sont des projets menés par une poignée de personnes, en marge des grandes métropoles. Seront exclues ici, par exemple, les initiatives de réintroduction de l'environnement dans les espaces urbains. Plus précisément, ces projets apparaissent comme radicaux, au sens qu'en donnait Pablo Servigne en mars 2019 lors d'une interview sur France Culture : « *Le problème est radical dans le sens où il faut le prendre à la racine. Il faut repenser le politique, l'économique, les banques, les entreprises au fondement même de leur fonctionnement.*³ ».

Les écovillages visent à rompre avec le système urbain traditionnel sur plusieurs plans, pour « revenir » à un modèle respectueux des humain.e.s et de la nature. Ils sont une rupture économique et sociale tout d'abord, étant des laboratoires d'expérimentation d'initiatives comme le revenu de base inconditionnel (RBI), l'économie de la fonctionnalité et de la coopération (EFC), la culture holiste entre les habitants et la nature ou encore la permaculture. Ils représentent, de plus, une rupture dans la manière d'envisager l'environnement et les ressources naturelles, la Terre n'étant pas appréhendée comme un bien exploitable par tous.tes mais comme un patrimoine commun à préserver. La Terre fournit la subsistance, et en retour, elle est protégée. Géographiquement, ces initiatives se trouvent généralement à l'écart des grands centres urbains. Le terme d'écovillage permet de centrer le sujet sur les initiatives aspirant à faire converger protection de l'environnement, justice sociale et réduction des inégalités socio-économique. Les communautés antisécistes, par exemple, n'entreront ainsi pas dans l'étude.

L'étude sera centrée sur les écovillages pratiquant une gouvernance « démocratique et participative », dans le but de tenter d'évaluer la viabilité de ces alternatives au système politique traditionnel. Seront exclues de l'étude les « bases autonomes durables » (BAD) s'inscrivant dans une perspective survivaliste et aspirant à être résilientes en cas de catastrophe de grande ampleur. De même, nous ne prendrons pas en compte les « Zone à défendre » (ZAD), éphémères car fondées en opposition à un projet précis.

Si les écovillages démocratiques et participatifs ne peuvent être reliés à un courant idéologique ou politique précis, ils semblent témoigner de certaines régularités dans leur fonctionnement. L'esprit libertaire des membres se retrouve généralement, au sens où ces

³ Servigne, Pablo, interview par Guillaume Erner, « Collapsologie : comment vivre avec la fin du monde ? », France Culture, 29 mars 2019.

dernier.e.s aspirent à l'absence d'autorité et de domination pour pouvoir agir librement. De plus, la sobriété est de mise – quand elle ne se confond pas avec pauvreté. Notons que les écovillages démocratiques et participatifs témoignent d'un caractère relativement autarcique, opérant à l'écart des flux économiques et sociaux traditionnels, en milieu rural. Pour autant, il se peut que ces projets entrent sous certains aspects dans les circuits économiques locaux, par exemple pour ce qui est de l'alimentation : il est rare que tout le nécessaire soit produit sur place. Enfin, la formation des écovillages peut être appréhendée comme la réaction au système capitaliste mondialisé. Rejet de l'urbanisme et de la « grande métropole », volonté de justice sociale et d'égalité, rejet de l'individualisme, reconnexion avec la nature ou protection des « communs » sont au cœur de ces projets.



Logo de l'association Tera

Dans le Lot-et-Garonne, entre les communes de Tournon d'Agenais, Trentels et Masquières, a été fondé le 21 juin 2014, Tera, sous l'impulsion de Frédéric Bosqué. Se définissant à l'origine comme un écovillage et ayant évolué vers un « écosystème coopératif », Tera a constitué une étude de cas pour ce travail. Durant deux semaines, je réalisais en mars 2021 une observation participante parmi les « Tériens et Tériennes » et menais des entretiens avec ces dernier.e.s. « *La raison d'être de Tera est de créer les conditions matérielles et immatérielles pour que chacun puisse expérimenter le chemin de son propre bonheur dans le respect des humains et de la nature* »⁴ : ainsi Tera résume l'ambition de son projet. Cette étude de cas aura été grandement enrichissante pour ce mémoire, en ce qu'elle aura permis de mettre en lumière les difficultés auxquelles se heurte le modèle de l'écovillage, ainsi que différentes réponses possibles à ces dernières. Notons que cette étude de terrain comporte des faiblesses du fait de son amateurisme. Deux semaines n'auront pas été suffisantes pour interroger les cinquante-cinq personnes composant Tera. Pour autant, les observations faites pendant cette période passée sur place n'auront pas été vaines et auront permis d'étoffer ce travail qui serait resté grandement théorique sans cette part de concret.

Les entretiens⁵ ont été menés de manière semi-directive et établis en partenariat avec le laboratoire ATEMIS. Ce laboratoire, composé de chercheur.euse.s et de consultant.e.s, soutient le développement de Tera et mène des évaluations sur divers aspects du projet. Les entretiens réalisés dans le cadre de ce mémoire étaient donc l'occasion pour ATEMIS de me déléguer une part de ce dispositif d'évaluation et la possibilité pour moi d'établir ces questions en collaboration avec elles.eux. Le questionnaire soumis aux Térien.e.s portait ainsi sur leurs motivations à avoir rejoint Tera, leur vision politique, l'exercice de leur activité, la forme que prend la démocratie au sein de la communauté et la gestion des conflits. Le but de ces entretiens était de dresser un portrait des Térien.e.s, comprendre les mécanismes qui les ont amenés à Tera et recueillir le ressenti de leur expérience de vie au sein du projet. Je passais la première semaine de cette observation participante sur un chantier. En coopération avec d'autres Tériens et Tériennes, nous avons construit un atelier

⁴ Site internet de l'association Tera, « Un écosystème pour le XXI^e siècle », URL : <http://www.tera.coop/> (consulté le 25 septembre 2020).

⁵ Cf annexe 1.

de menuiserie, utilisé depuis lors pour développer cette nouvelle activité dans le cadre de Tera. Ce fut pour moi l'occasion de me familiariser avec les Térien.e.s, comprendre les dynamiques à l'œuvre entre elles.eux et au sein du projet et installer une relation de confiance entre le collectif et moi. Le caractère particulièrement accueillant du lieu aura facilité cette insertion. Les entretiens ont ainsi pu être conduits dans de bonnes conditions par la suite.

Cette étude a été menée de manière à identifier les enjeux et problématiques des écovillages afin de questionner la durabilité d'un tel modèle. Si le projet Tera a débuté par l'établissement d'un écovillage démocratique et participatif, une transition vers un « écosystème coopératif » aura permis de répondre à diverses problématiques, liées notamment au caractère autarcique de l'écovillage. La définition donnée par Dominique Allan Michaud du terme « alternative » dans *L'avenir de la société alternative : les idées, 1968-1990* (1989) dénote deux conceptions sous-tendant les motivations de celles et ceux se lançant dans ces initiatives. Pour certain.e.s, l'alternative se présente comme un modèle semblable au système dominant, mais divergeant sur certains points. Pour d'autres, le terme renvoie à un renversement de l'ordre établi et à la mise en place d'un système radicalement différent, voire opposé au modèle traditionnel. Il semble que ces deux conceptions se retrouvent chez Tera, autant au sein de ses membres qu'au sein de ses projets. Entre volonté de réinventer le système dans sa globalité et nécessité de coopérer avec ce dernier pour se développer, Tera cristallise les enjeux de ce type d'alternative. De cette tension et de la capacité à se développer durablement dépend la viabilité des écovillages démocratiques et participatifs.

L'écovillage démocratique et participatif est-il une alternative durable au système capitaliste ?

Pour tenter d'évaluer la durabilité de ces alternatives, nous nous pencherons d'abord sur l'histoire de leur apparition. Ensuite, nous tenterons d'évaluer leur viabilité et leur capacité à être totalement autonomes. Enfin, il conviendra d'interroger la possibilité de généralisation du modèle, ainsi que ses enjeux.

CHAPITRE 1 : HISTORIQUE ET FORMATION D'UN IDEAL DE VIE

De l'utopie humaniste au mouvement Colibris, en passant par le Phalanstère de Charles Fourier, il semble que divers projets aient précédé les écovillages démocratiques et participatifs. Sans aller jusqu'à dire que Robert Owen avait prédit l'existence d'un Tera, on ne peut que noter les ressemblances entre l'ambition de ces initiatives et les aspirations des écovillages contemporains. Pour autant, aucune de ces alternatives au modèle capitaliste ne s'est pérennisée et imposée comme un exemple en la matière. Cela nous amène à questionner la durabilité du modèle. Est-il possible de s'émanciper des circuits économiques classiques ? Peut-on bâtir un tel projet sans aide de l'État, voire en opposition avec celui-ci ?

Section 1 : Les fondements utopiques et les initiatives pionnières

1. Les utopies humanistes

Le mouvement humaniste du XVI^e siècle et ses préoccupations font écho aux aspirations des écovillages actuels. Du latin *umanista*, « humanisme » renvoie au professeur qui enseignait les humanités – grammaire et rhétorique en latin et grec, faisant écho aux aspirations des auteurs de ce courant à revenir à une étude des textes anciens. Les auteurs humanistes s'emparent de divers domaines pour réexaminer les pratiques que l'on y trouve. L'éducation, la religion, la politique et la science sont repensées sous la plume de Thomas More, Erasme ou François Rabelais. Cette réaction aux pratiques de leur temps fait écho à la réaction dont sont issus les écovillages : le caractère radicalement malfaisant des pratiques contemporaines entraîne une réaction également opposée, se traduisant par la poursuite d'un idéal de vie en marge de la société.

Concernant l'éducation, les humanistes s'opposent dans leurs écrits à la manière dont elle est dispensée et ambitionnent d'établir une meilleure pédagogie. Concernant les châtiments corporels par exemple, on peut lire dans la *Déclamation* d'Erasme de 1529 :

« Ce genre de formation, d'autres l'approuvent, moi, je ne pousserai jamais à faire ainsi quiconque voudra que son enfant soit éduqué dans un esprit libéral. [...] Il est vrai que la méthode ordinaire est plus économique car il est plus facile à un seul de contraindre plusieurs par la crainte que d'en former un seul dans la liberté. Mais ce n'est rien de grand de commander à des ânes ou à des bœufs. C'est former des êtres libres dans la liberté qui est à la fois difficile et très beau. Il est digne d'un tyran

d'opprimer des citoyens dans la crainte, les maintenir dans le devoir par la bienveillance, la modération, la sagesse, cela est d'un roi... »⁶

Ce propos d'Erasmus fait écho à la volonté des membres des écovillages de ne pas soumettre leur membre à une forme de violence physique, psychologique ou symbolique, témoignant d'une logique libertaire. Plus concrètement, deux auteurs semblent avoir imaginé des lieux idéaux cristallisant les aspirations humanistes.

Rabelais tout d'abord, qui à travers *Gargantua* peint le portrait de l'Abbaye de Thélème.

« Toute leur vie était organisée non par des lois, des statuts ou des règles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Ils se levaient du lit quand bon leur semblait, buvaient, mangeaient, travaillaient, dormaient quand le désir leur venait ; nul ne les éveillait, nul ne les forçait ni à boire ni à manger, ni à faire autre chose. Ainsi l'avait établi Gargantua. En leur règle n'était que cette clause :

"Fais ce que voudras", parce que les gens libres, bien nés, bien instruits, conversant en compagnie honnête, ont par nature un instinct et un aiguillon, qui toujours les pousse à accomplir des faits vertueux et les éloigne du vice, aiguillon qu'ils nommaient bonheur. Quand une vile servitude ou une contrainte les font déchoir et les assujettissent, ils emploient cette noble inclination, par laquelle ils tendaient librement vers la vertu, à repousser et à enfreindre ce joug de la servitude : car nous entreprenons toujours les choses défendues, et convoitons ce qui nous est refusé.

Grâce à cette liberté, ils entrèrent en louable émulation de faire tous ensemble ce qu'ils voyaient plaire à un seul. Si l'un ou l'une d'entre eux disait : « Buons », tous buvaient ; s'il disait : « Jouons », tous jouaient. »⁷

Quelques observations préliminaires sont nécessaires pour appréhender l'exemple de l'Abbaye de Thélème. Le caractère élitiste du lieu diverge avec les aspirations universalistes des écovillages. Alors que dans la majorité de ces derniers, chaque individu, peu importe ses origines sociales, est admis, il semble ici qu'il faille faire preuve d'un certain niveau d'éducation pour prendre part à la vie de l'Abbaye. Pour autant, il ne convient pas ici de comparer une utopie humaniste du XVI^e siècle avec un écovillage construit en réaction au capitalisme financiarisé du XXI^e siècle. Notons simplement que l'esprit d'un lieu situé à l'écart de la civilisation, en pleine nature, où les mœurs – éducation, divertissement, culture – ne sont pas encadrés par des règles rigides et où l'on aspire à une absence de hiérarchie et d'oppression résonne avec l'esprit de l'écovillage démocratique et participatif. « *Fais ce que voudras* » rappelle le sixième axe autour duquel se construit le projet Tera : « *Choisir ses activités* »⁸.

Thomas More dans *L'Utopie* dépeint une île sur laquelle des sociétés vivent selon des pratiques n'étant pas sans rappeler l'esprit des écovillages.

⁶ Durand, Marc, « De la scolastique à l'humanisme. Généalogie d'une révolution idéologique : l'éducation corporelle de Gargantua », *Staps*, vol.3, n°65, 2004, pp. 43-59.

⁷ Rabelais, François, *Gargantua*, (1534) Paris, Gallimard, 2007.

⁸ Site internet de l'association Tera, « La vision du projet », URL : <http://www.tera.coop/> (consulté le 25 septembre 2020).

« Chaque maison a deux portes, celle de devant donnant sur la rue, celle de derrière sur le jardin. Elles s'ouvrent d'une poussée de main, et se referment de même, laissant entrer le premier venu. Il n'est rien là qui constitue un domaine privé. Ces maisons en effet changent d'habitants, par tirage au sort, tous les dix ans. Les Utopiens entretiennent admirablement leurs jardins, où ils cultivent des plants de vigne, des fruits, des légumes et des fleurs d'un tel éclat, d'une telle beauté que nulle part ailleurs je n'ai vu pareille abondance, pareille harmonie. Leur zèle est stimulé par le plaisir qu'ils en retirent et aussi par l'émulation, les différents quartiers luttant à l'envi à qui aura le jardin le mieux soigné. Vraiment, on concevrait difficilement, dans toute une cité, une occupation mieux faite pour donner à la fois du profit et de la joie aux citoyens et, visiblement, le fondateur n'a apporté à aucune autre chose une sollicitude plus grande qu'à ces jardins. »⁹



Représentation graphique de l'île décrite par Thomas More dans *L'Utopie* (par Ambrosius Holbein)

Une fois de plus, sans avancer que Thomas More concevait déjà au XVI^e siècle ce que serait un écovillage cinq cents ans plus tard, certaines valeurs et mœurs des Utopien.e.s ressemblent à ce que l'on retrouve au sein du modèle étudié. Emplacement en marge de la société, agriculture, effacement de la propriété privée, volonté de coopération et d'harmonie entre les membres, poursuite de son propre bonheur : voilà ce qui ressort de cet extrait et fait écho aux initiatives contemporaines.

⁹ More, Thomas, *L'Utopie*, (1516), Paris, Librio, 2018.

Les humanistes ont développé des utopies en réaction aux mœurs de leur époque. Claude Lefort avance d'ailleurs que « *Le projet d'une éducation porte toujours trace d'une interprétation de l'homme et de la société* »¹⁰. Ainsi, le phénomène de réinvention des pratiques sociales et d'imagination un idéal de vie en marge de la société et proche de la nature renvoie pleinement au processus de formation des écovillages démocratiques et participatifs. Le courant humaniste se livre à la même sorte de rêverie face à un monde qu'il entend refaire.

2. Le socialisme utopique du XIX^e siècle

Le XIX^e siècle est un temps d'expérimentation d'initiatives de vie en communauté, d'aspiration socialiste. Si Robert Owen, Charles Fourier et Jean-Baptiste André Godin ont développé ces idées, il apparaît que les fondements idéologiques du mouvement socialiste utopique peuvent remonter jusqu'au XVIII^e siècle et à Gracchus Baboeuf. En 1789 est publié son *Cadastre Perpétuel*, dont le sous-titre s'intitule : « *Démonstration des procédés convenables à la formation de cet important ouvrage, pour assurer les principes de l'assiette et de la répartition juste et permanentes et de la perception facile d'une contribution unique tant sur les possessions territoriales que sur le revenu personnel* ». Baboeuf y défend la mise en place d'un « *communisme agraire* », instauré de manière autoritaire. Ce terme renvoie à la mise en place d'une communauté de biens où les terres sont partagées. Il voit la propriété individuelle comme source des inégalités et entend s'y opposer. Il sera guillotiné après avoir conspiré pour renverser le Directoire en usant de la « *Conjuration des Égoux* » : ce mouvement entendait instaurer par la force une société égalitaire où les privilèges et la propriété privée étaient abolis. Karl Marx y voit « *La première apparition d'un parti communiste agissant* »¹¹. Le mouvement babouviste est souvent cité comme précurseur du communisme et de l'anarchisme.

Le socialisme utopique est concrétisé tout d'abord par Robert Owen (1771-1858). Cet ouvrier issu de l'industrie du textile aspire à une société dépourvue de propriété privée. Il œuvre dans le courant de sa vie au profit de l'amélioration des conditions de vie ouvrières par la construction d'écoles, de magasins et par la fondation de syndicats. Il prend la tête en 1834 de la *Grand National Trade Union* qui réunit jusqu'à cinq cent mille personnes. La société idéale imaginée par Owen se constitue de groupes de mille à mille deux cents personnes où la propriété, la religion et le mariage seraient abolis. Entre 1825 et 1829, il tente de mettre en place ce modèle dans la ville de New Harmony dans l'Indiana. Par manque de soutien et de financement, le projet échoue.

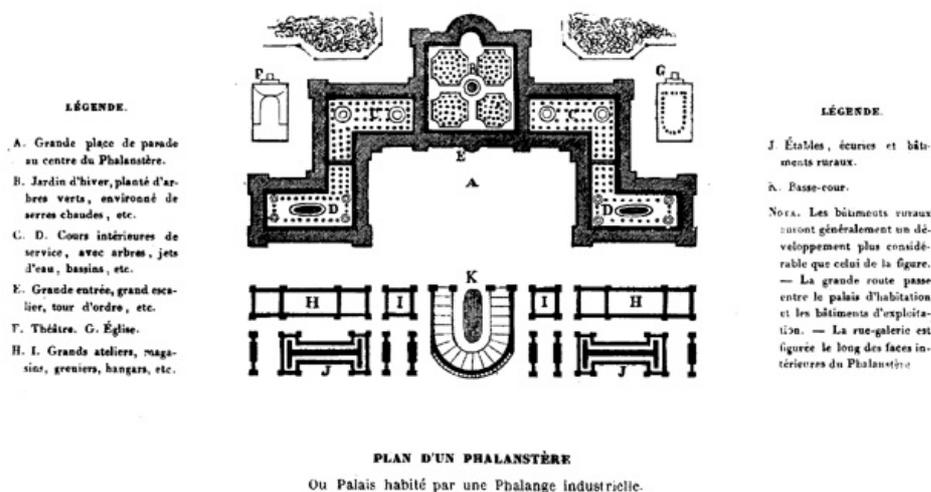
La France connaît une expérience de socialisme utopique grâce au modèle théorisé par Charles Fourier (1772-1837). Le philosophe soutient que l'être humain est bon par nature et qu'il est possible de former de petites sociétés idéales. Ce postulat a inspiré le modèle pour lequel il reste célèbre : le Phalanstère, prémisse de l'écovillage démocratique et participatif. Les membres du Phalanstère doivent tout d'abord représenter de manière

¹⁰ Cité par Masschelein, Jan, « Education et humanisme ? », *Le Télémaque*, vol. 1, n°21, 2002, pp. 37-50.

¹¹ Marx Karl, « La critique moralisante et la morale critique », dans Mainfroy, Claude, *Sur la Révolution française*, Paris, Éditions Sociales, 1985, p. 91.

éclectique la société. Sur le site internet lui étant dédié¹², on peut lire une description très précise de la manière dont doit être construit l'édifice. Pierre Mercklé, maître de conférence en sociologie à l'ENS écrit à propos du modèle fouriériste :

« L'ensemble des prescriptions architecturales contenues dans les descriptions fouriéristes du Phalanstère ne vise qu'un seul et même but, faciliter les relations interindividuelles afin de permettre le déploiement intégral des effets de l'attraction passionnée : de cette ambition témoignent la volonté de rapprocher les différents bâtiments les uns des autres, la multiplication des « rues-galeries », passages abrités et chauffés destinés à faciliter la circulation, ou encore la multiplication des salles de réunions - ou « séristères » - de toutes tailles. En 1822, Fourier n'a pas eu la possibilité d'insérer dans son traité les plans du Phalanstère qu'il imaginait, plans qu'il jugeait pourtant « indispensables quand il s'agit de dispositions inusitées en architecture ». Ce n'est donc qu'en 1829, dans *Le nouveau monde industriel*, que ces plans furent reproduits. »¹³



Plan du Phalanstère¹⁴

Dans la tradition fouriériste, Jean-Baptiste André Godin fondait en 1859 la seule tentative durable de Phalanstère. Cet ouvrier originaire de l'Aisne ayant fait carrière dans l'industrie décide en 1859 de fonder un Phalanstère selon le modèle de Fourier pour pallier les difficultés de la vie ouvrière. Baptisé le « Familistère » et situé à Guise (département de l'Aisne), le projet de Godin se situait autour de son usine et aspirait à offrir aux ouvrier.e.s des conditions de vie décentes. Les employé.e.s de l'usine de Godin avaient le statut de sociétaire participant.e.s de la fonderie et étaient propriétaires de celle-ci au même titre que Godin. Le site rassemblait divers services – laverie, ateliers, théâtre, école, lieux de socialisation – au bénéfice des habitant.e.s. Si l'activité du lieu a perduré jusqu'en 1988,

¹² Site internet de l'Association d'études fouriéristes et des Cahiers de Charles Fourier, URL : <http://www.charlesfourier.fr/> (consulté le 3 mars 2021).

¹³ Mercklé, Pierre, « Le Phalanstère », Site internet de l'Association d'études fouriéristes et des Cahiers de Charles Fourier, mars 2006, en ligne, URL : <http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article328> (consulté le 3 mars 2021).

¹⁴ Fourier, Charles, *Le nouveau monde industriel et sociétaire ou invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées* (1829), en ligne, Editions CIPP, 2015.

après la mort de Godin, l'édifice existe toujours et bénéficie du statut de monument historique.



Photographie aérienne du Familistère de Guise¹⁵

Le Familistère apparaît comme la concrétisation des aspirations du socialisme utopique, qu'on ne peut que qualifier de viable du fait de sa longévité. Ce projet se distingue du modèle de l'écovillage sur plusieurs points cependant. On peut attribuer sa longévité au fait que son modèle économique s'inscrivait pleinement dans l'économie de marché, ainsi qu'aux proportions industrielles de son activité. De plus, Godin n'ambitionnait pas de vivre en autarcie mais d'offrir des conditions de vie adéquates aux travailleurs. Nous le verrons plus en détail ultérieurement mais l'autarcie et le choix de ne pas s'inscrire dans les circuits économiques classiques compromettent souvent la viabilité des initiatives d'écovillages. Notons que Frédéric Bosqué considère que le projet de Godin a été une inspiration importante lors de la conceptualisation de Tera.

3. Quel bilan ?

Que tirer des utopies humanistes et des modèles socialistes utopiques ? Tout d'abord, que ces auteurs ont tous aspiré à conceptualiser des sociétés alternatives, en réaction aux mœurs de leur époque. Humanistes et socialistes ambitionnaient de répondre à des enjeux de leur temps en révolutionnant la société, tout en la déplaçant. Par « répondre », nous entendons ici deux sens distincts. L'ambition humaniste se limitait à répandre de nouvelles idées par les écrits. L'Abbaye de Thélème n'a pas été imaginée pour être fondée. En revanche, les aspirations du socialisme utopique ont mené à des initiatives concrètes, qui à en juger par le Familistère de Godin, ont positivement affecté la vie de ceux et celles qui en étaient les cibles. Cette volonté de révolutionner le système et de s'éloigner de la société pour en fonder une meilleure se retrouve dans le modèle de l'écovillage démocratique et participatif. Mais ce modèle peut-il être plus durable que les initiatives socialistes ?

¹⁵ Site internet du Familistère de Guise, URL : <https://www.familistere.com/fr> (consulté le 25 septembre 2021).

Section 2 : Le retour à la terre après Mai 68 et la concrétisation du modèle

1. Mai 68 et l'émergence des néoruraux.ales

C'est au XXe siècle, au lendemain de « Mai 68 » que des embryons d'écovillages apparaissent. A l'origine, ce mouvement de citoyen.e.s partant pour les campagnes provient du phénomène de contestation du gaullisme, du consumérisme et de l'American Way of Life. Qui sont ces citoyen.e.s composant l'exode urbain du début des années 1970 ? Au cours de ce travail de recherche s'est faite par hasard la rencontre de l'un d'eux. Patrick, parisien et actuellement enseignant en permaculture près de Manosque (Alpes-de-Haute-Provence) déclarait « *Après Mai, j'ai brûlé tous mes papiers d'identité car j'avais décidé de devenir quelqu'un d'autre. Je suis parti pour la campagne et j'ai commencé à me former en cuisine et en permaculture* ». Ce « devenir quelqu'un d'autre » semble réunir ces jeunes urbain.e.s dans leur recherche d'un nouveau cadre de vie. Sans patrimoine économique conséquent, le plus souvent à la recherche d'une ruine à habiter en communauté en faisant un peu d'élevage et d'agriculture¹⁶, le projet des néo-ruraux.ales n'aura pas su se pérenniser. A l'origine, l'enthousiasme était sous-tendu par une aspiration à une vie meilleure et partagée, comme en témoignent les paroles recueillies par Danièle Léger et Bertrand Hervieu :

« La constitution de noyaux d'existence différente, la recherche d'autres valeurs, le surgissement d'expressions nouvelles dans leur style et leur propos participent au même mouvement de retrait, de refus et de contestation d'un système que l'on sait voué à la mort (et à la nôtre s'il subsiste), elles procèdent à la même élaboration d'une société de substitution que l'on peut nommer comme on veut : "contre-société, société parallèle ou contre-culturelle".¹⁷ »

2. Les difficultés d'un mode de vie « à l'ancienne » et la fin de l'utopie

Cette volonté commune de bâtir collectivement des lieux propices à une vie plus respectueuse des humain.e.s et de la nature s'est heurtée aux difficultés de la vie en communauté. La diversité des caractères, la formation de couples, l'instabilité des collectifs ou encore les départs et arrivées fréquentes des membres ont eu raison de l'esprit enthousiaste originel.

¹⁶ Léger, Danièle et Hervieu, Bertrand, *Le Retour à la nature : Au fond de la forêt... l'Etat*, Paris, Seuil, 1979.

¹⁷ Idem

« On est partis... C'était la mode. On rêvait tous de communautés. Pendant la phase d'installation, on croit tout possible. Quand c'est fait, on s'aperçoit qu'on n'a plus rien en commun, c'est comme dans un couple... » En l'occurrence, le « réveil » a été dur. »¹⁸

De plus, l'ouvrage de Léger et Hervieu démontre une impréparation des néoruraux.ales face aux difficultés que pose le fait de s'improviser éleveur.euse ou agriculteur.ice dans un milieu rural austère. En effet, le froid, la faim, la sécheresse, le manque de compétences ont poussé nombre de ces citoyen.e.s en recherche d'un monde meilleur à repartir pour la ville. Ceux et celles étant resté.e.s, en revanche, ont dû se plier à des conditions de travail particulièrement difficiles pour survivre. Les deux sociologues, au cours de leur étude de 1979 interrogent les « post-soixante huitard.e.s » sur l'ambiguïté de leur situation. L'aliénation du travail à laquelle ils.elles entendaient échapper en quittant la ville ne se représentait-elle pas, maintenant qu'ils.elles devaient trimer au champ ? Une régularité émerge dans les réponses recueillies : si les conditions sont difficiles, le fait de ne pas avoir de hiérarchie au-dessus de soi les rend bien plus supportables. *« Ce n'est pas le paradis, mais c'est mieux que l'enfer »* peut-on lire dans le rapport de Léger et Hervieu.

Enfin, la cohabitation de ces ex-citadin.e.s avec les ruraux.ales n'a pas facilité l'expérience post-1968. Sollicitation des gendarmes au moindre mouvement suspect des collectifs, suspicion de consommation de drogue ou de vol, voire passage à tabac dans les cas les plus extrêmes se sont ajoutés aux conditions de vie précaires.

« « Des drogués... » « Des fainéants... » « Des fils à papa, qui ont mis le bazar en ville et, maintenant, ils viennent le mettre chez nous... » L'attitude accueillante adoptée ici ou là par un instituteur, un pasteur, un curé, à l'égard des nouveaux arrivants n'a compensé que très faiblement le rejet massif dont ils ont fait l'objet. »¹⁹

L'ouvrage de Danièle Léger et Bertrand Hervieu met en revanche en lumière un phénomène qui n'est pas anodin. Les néoruraux.ales étant resté.e.s et s'étant établi.e.s durablement n'ont, à de rares exceptions près, pas persévéré dans cette recherche d'un idéal de vie en autarcie. En effet, le grand nombre d'arrivées dans les années 1970 a confronté nombre de citoyen.e.s aux opportunités de la vie rurale.

« 95 % d'abandons : c'est un chiffre qui rend compte, assez correctement, de l'extraordinaire fluidité du phénomène en général. Mais, malgré cette sévère sélection par le froid, par les problèmes de survie et par la cohabitation communautaire, chaque été ramenait dans ces régions désertifiées un nombre imposant de jeunes décidés à tenter l'expérience. »

Il ressort de ce phénomène que les néoruraux.ales ayant stabilisé leur situation sont ceux et celles étant entré.e.s dans l'activité économique locale. Quittant l'autarcie au profit d'une activité s'inscrivant dans l'économie traditionnelle, de nouveaux.elles agriculteur.ice.s, éleveur.euse.s, artisan.e.s se sont mis.e.s à travailler au sein des campagnes. Les deux sociologues retracent un regard bienveillant porté sur ces derniers par les locaux.ales. Léger et Hervieu évoquent la tendance de la culture rurale à valoriser le dur labeur et montrent

¹⁸ Léger, Danièle et Hervieu, Bertrand, *Le Retour à la nature : Au fond de la forêt... l'Etat*, Paris, Seuil, 1979, 234 pages.

¹⁹ Idem.

que les néoruraux.ales ayant fait leur preuve dans ce cadre ont su obtenir le respect des locaux.ales.

Ce phénomène interroge notre sujet. L'ambition des écovillages peut-elle se réaliser si ces derniers aspirent à l'autarcie complète ? Peut-on amener un projet collectif de l'ampleur d'une dizaine de personnes à perdurer étant donné la dépendance énergétique et alimentaire qui subsiste envers l'économie de marché ?

Section 3 : « Villages autonomes », « écolieux », « écovillages » : un phénomène ravivé par l'épidémie de Covid-19

A l'heure où l'épidémie de Covid-19 a privé les villes de leurs avantages pour qu'il ne reste que les inconvénients du mode de vie urbain ultra-rapide, il semble que les campagnes bénéficient plus que jamais de « *connotations positives* » selon l'expression de Pascal Desmichel. En effet, la campagne « *est ce rêve, cet espace d'heureuse parenthèse, ce besoin fondamental de nature, de calme, de bien-être, de retour sur soi. Elle correspond à une envie de ralentir, au besoin de se retirer temporairement de la course du temps des sociétés urbaines hyper-modernes* »²⁰ écrit-il. Notons par exemple qu'il y a deux ans, Tera ne recevait que peu de demandes d'immersions et ces dernières se sont multipliées depuis le début de l'épidémie de Covid-19 au point que les Térien.e.s refusent régulièrement de nouvelles demandes. L'étude menée par le journaliste Vincent Grimault en 2020 sur la « *renaissance des campagnes* »²¹ et la manière dont elles perdurent envers et contre tout – absence de service public et dévitalisation humaine et économique – semble indiquer que les espaces ruraux présentent des solutions aux problématiques soulevées par la SCET²². En effet, Vincent Grimault introduit son livre en avançant que « *les campagnes, par de nombreux aspects, vont bien !* », en citant par exemple l'exode urbain des cadres et de jeunes actif.ve.s comme prometteur de développement.

En revanche, il émet une condition au développement des campagnes : « *Le rural a toute sa place dans la France moderne s'il tire profit des évolutions économiques et s'inscrit dans une relation équilibrée avec les métropoles* ». L'ouvrage de Vincent Grimault témoigne d'une ruralité fragile et que la croissance économique impulsée par les centres urbains pourrait sauver. La motivation des écovillages semble autre. Comment une telle initiative peut-elle se développer dans des régions économiquement dévitalisées, où la densité de population est faible et situées à l'écart des flux mondialisés ? Qu'est-ce qui pousse ceux et celles qui font vivre ces initiatives à entamer ce mode de vie qui au premier abord semble voué à la difficulté ? Nous essaierons ici de caractériser les écovillages selon certaines tendances, en dressant diverses catégories. De plus, nous tenterons d'établir les profils des personnes se lançant dans ces initiatives ainsi que leurs motivations. Pour ce faire, nous nous baserons

²⁰ Desmichel, Pascal, « Réalité économique et perception sociale du tourisme en milie rural fragile. Analyse à travers l'exemple de trois territoires pyrénéens », Revue de Géographie Alpine, 2000, pp. 51-63.

²¹ Grimault, Vincent, La renaissance des campagnes. Enquête dans une France qui se réinvente, Paris, Seuil, 2020.

²² Service, Conseil, Expertise et Territoire (SCET), Revitalisation des centres-villes. L'impact de la crise Covid-19, Tendances, Think Tank Scet, n°7, juillet 2020.

sur les entretiens réalisés auprès des Tériens et Tériennes afin de tenter d'identifier des régularités dans leurs motivations à avoir entrepris ce projet.

1. Différents modèles d'écovillages

En dépit du caractère très général du terme « écovillage », il est possible d'identifier certains enjeux nécessitant un arbitrage lors de la construction du projet. Les issues de ces arbitrages permettent d'identifier différentes conceptions de l'écovillage.

Un premier point sur lequel les écovillages divergent est celui de la gouvernance. Le cas de la communauté de Longo Maï témoigne de l'existence de communautés fonctionnant selon des principes anarchistes. Laurence qui vit actuellement à Tera a passé un an dans cette communauté avant de rejoindre le projet et décrit des « *Rapports de pouvoir violents* » entre les membres. Le mouvement Colibris quant à lui pratique une gouvernance « *Inspirée de la sociocratie* » avec un mode de décision par collègues.²³ Il ressort de cet enjeu que prôner une gouvernance démocratique et participative n'implique pas un système unique, que les formes qu'elle peut prendre sont multiples et que les arbitrages faits témoignent d'une conception politique particulière.

De plus, le système économique pensé pour l'écovillage en question donne une information cruciale sur les aspirations du lieu. Tera ressort comme un modèle d'écovillage ayant des aspirations peu autarciques. Frédéric Bosqué, à travers le modèle économique établi, compte s'appuyer sur les circuits économiques traditionnels pour développer le projet, à travers par exemple l'utilisation de l'Abeille, monnaie locale citoyenne du Lot-et-Garonne. Laurence témoigne à ce sujet « *L'argent par exemple n'est, je pense, pas mauvais par essence, mais c'est la manière dont on l'utilise qui l'est. Pareil pour l'industrie.* » montrant que cette idée distingue le projet et ses membres d'autres communautés, plus réactionnaires envers le système. En effet, la volonté d'émancipation des mécanismes économiques classiques a poussé certains collectifs à opter pour des modes d'échange radicalement différents, avec des systèmes aussi anciens que le troc.

Ensuite, on peut citer le degré d'écologie du mode de vie des habitant.e.s comme relevant d'arbitrages témoignant du caractère de l'écovillage. Nombre d'innovations aujourd'hui permettent de différer des habitats traditionnels pour s'inscrire dans une démarche écologique : la *tiny house* ou les habitats légers en sont des exemples. La fréquence d'utilisation des voitures, la nature des aliments consommés (localité, label bio, etc) ou encore l'adoption de régimes alimentaires respectueux de l'environnement (végétarisme, véganisme) permettent de juger de l'engagement des habitants et de la manière dont l'écovillage permet de le faire vivre. Tera, en 2016, avait mené la construction d'une « maison nomade » pour concrétiser les aspirations écologiques du projet.

²³ Le Mouvement Colibris, *Réguler le pouvoir dans les organisations*, URL : <https://www.colibris-lemouvement.org/passer-a-l'action/creer-son-projet/reguler-pouvoir-dans-organisations> (consulté le 11 février 2021).



Maison nomade construite dans le cadre de Tera en 2016.

2. Motivations, idéologies et profils des « écohabitant.e.s »

Partir vivre en écovillage nécessite généralement de rompre avec sa socialisation. Le mode de vie urbain ne pousse pas à se mettre en difficulté de cette manière. Il semble que la formation des villes et l'industrialisation aient rayé nombre de difficultés de l'existence : chasser et cultiver ne sont plus nécessaires pour se nourrir, la résistance aux aléas climatiques est accrue, les emplois se concentrent au même endroit, etc. Qui sont ceux et celles ayant décidé de quitter ces espaces de vie pour se consacrer à un mode de vie plus « respectueux des humains et de la nature » ?

L'étude de terrain permet de dresser certaines caractéristiques des Térien.e.s. Si l'exemple de Tera ne permet pas d'identifier les mécanismes sociaux ayant poussé l'ensemble des individu.e.s qui partent pour les écovillages à faire ce choix, il semble qu'il permette d'identifier certaines régularités.

En termes d'âge, les Térien.e.s ont en majorité 40 ans ou moins. En effet, sur les douze personnes interrogées, sept font partie de cette tranche d'âge et seulement deux ont plus de 65 ans. Des entretiens conduits, il ressort que ces « jeunes » ont été majoritairement poussé.e.s à quitter les villes pour des raisons similaires. Laurence travaillait dans le cinéma à Paris depuis plusieurs années quand elle est partie pour Tera. Elle déclare :

J'étais à Paris et il y avait des moments, entre les films, où je ne faisais rien. Ça m'a donné l'opportunité d'avoir du temps, d'observer et de me dire « c'est étrange la manière dont fonctionne cette société ». Le fait par exemple que tout soit tourné autour du travail et que l'individualisme soit poussé à l'extrême - surtout à Paris. Je suis tombée en dépression en me disant que si c'était ça la vie, c'était désespérant. J'ai tout lâché pour chercher des gens qui avaient d'autres valeurs, qui essaient de repenser l'activité, le temps, le rapport aux autres. C'est vraiment ça qui m'a poussé à aller voir d'autres choses.

Cette idée d'entreprendre une activité « ayant du sens » a été invoquée par un nombre conséquent de Térien.e.s pendant les entretiens. Enzo, issu de la banlieue parisienne et ayant fait ses études dans la capitale explique à l'instar de Laurence que la vie à Tera paraissait « plus sensée » que ce qui l'attendait à Paris. Cette priorisation du sens donné à leur activité semble primer sur les motivations financières des Térien.e.s. En effet, le projet n'étant pas encore pleinement abouti, chacun.e exerce bénévolement son activité. Paul, à ce sujet, témoigne :

Je constate qu'il y a beaucoup de jeunes à Tera qui ont choisi d'être ici et donc de se mettre en difficulté financière, car Tera ne les rémunère pas encore pour leur activité. Par conséquent, ils doivent trouver des moyens de subsistance pour se permettre de passer du temps à Tera. Ça montre pour moi que des jeunes peuvent faire certains sacrifices pour s'investir dans un projet prototype qui n'a pas encore montré que c'était viable : mais l'aventure est en marche.

Ces « Sacrifices » sont ainsi motivés par une cause plus grande, constituée par les valeurs et pratiques de Tera. Au sein des enquêtés.e.s, on peut identifier celles qui reviennent quasiment toujours :

- Promotion de la justice sociale et de l'égalité ;
- Communauté de vie et tissu social à portée de main ;
- Protection de l'environnement ;
- Gouvernance démocratique (bien que les définitions varient d'un.e enquêté.e à l'autre) ;
- Absence de hiérarchie au sein de la communauté de travail ;
- Respect des humain.e.s, « qui ne sont pas réduit.e.s à leur capacité de travail mais considéré.e.s comme des personnes, entre autres disposant d'une capacité de travail » d'après les mots de Jean.

De plus, les entretiens menés à Tera ont permis de déterminer que les Térien.e.s témoignent d'un niveau d'éducation particulièrement important. Plus de la moitié des enquêtés.e.s sont allés.e.s jusqu'au bac +3 et le noyau dur de Tera (environ quinze personnes) comprend trois docteur.e.s. Ces personnes ne se sont pas retrouvées dans un tel projet par hasard – à de rares exceptions près – et témoignent d'une conscience politique mûrie. Réfléchi individuellement tout d'abord : lors de l'enquête, lorsque les discussions devenaient politiques à table, Enzo réagissait toujours si un Térien ou une Tériane mentionnait un courant d'idée « en -iste » (anarchiste, communiste, féministe...). Lors de l'entretien, à la question « Avez-vous une idéologie ou de grandes valeurs motivant votre présence à Tera ? », il répondait :

Déjà, j'ai peu de connaissances sur les termes en -iste. Je peux te donner des sensibilités : j'aime bien Proudhon, ou les idées d'Etienne Chouard sur l'importance de réécrire la Constitution. Enfin la Constitution je m'en fiche, mais c'est l'idée de reprendre notre pouvoir politique qui m'intéresse.

Enzo témoignait d'une absence de sentiment de compétence politique lorsque les discussions s'orientaient vers la politique nationale ou de grands courants d'idées, qui restaient théoriques. En revanche, le maraîcher était très investi dans les discussions concernant Tera et les affaires de sa commune et de son département - intrinsèquement politiques. Comme beaucoup d'autres Térien.e.s, il citait un certain nombre d'auteur.rice.s comme des références. Frédéric Laloux et son ouvrage *Reinventing organization : Vers des communautés de travail inspirées* (2014) en faisait partie : nous le verrons ultérieurement, mais

les principes de Frédéric Laloux guident actuellement la manière d'organiser la gouvernance de Tera et les Térian.e.s se sentent tous.tes concerné.e.s par ces questions-là. De plus, ce désintérêt peut s'expliquer par le fait que la venue à Tera des membres actuel.le.s a été motivée par un sentiment de rejet du système traditionnel. Lors des entretiens, à la question « Quelles ont été vos motivations à rejoindre Tera ? », des réponses semblables à celle de Sally étaient avancées :

Je vivais mal l'éducation nationale, l'alimentation, la santé, le lien de subordination que tu as quand tu es salarié... quand j'ai vu ce projet, j'ai décidé de les aider pour créer ça pour moi et les gens comme moi.

Il serait faux de croire qu'Enzo ou d'autres habitant.e.s de Tera ne se tiennent plus au courant de la politique nationale uniquement du fait d'un sentiment de rejet ou de désespoir. En effet, un concept pensé par Frédéric Bosqué et répandu auprès des membres de la communauté Tera aide à comprendre cette perte d'intérêt pour les affaires nationales. Bosqué avance que chaque individu.e établit deux zones : la zone d'action et la zone de préoccupations. La zone d'action renvoie au territoire et aux personnes sur lesquelles un.e individu.e a une influence directe. La zone de préoccupations est un espace beaucoup plus mouvant et abstrait et renvoie aux affaires pour lesquelles nous avons un intérêt et n'ayant qu'un impact lointain et relatif sur nous. Frédéric Bosqué soutient qu'il faut ramener la zone de préoccupations sur la zone d'action – ou vice versa – de manière à ne pas développer un sentiment d'impuissance. Il invite à user de son énergie dans sa zone d'action pour ne pas finir frustré.e par son manque d'impact sur d'autres causes restant hors de portée.

Cette conception des choses aide à comprendre l'ampleur de l'énergie que les Térian.e.s consacrent aux affaires concernant directement Tera et le désintérêt croissant pour la tranche jeune d'entre elles.eux pour la politique nationale. Ainsi, il apparaît au sortir des entretiens que la majorité des enquêté.e.s ont pour motivation de sortir du système classique pour prendre part à la construction d'un modèle de vie ayant du sens à leurs yeux. Selon les enquêté.e.s, cette transformation n'est pas seulement du ressort du monde extérieur. Alexandra, 65 ans, à ce sujet témoigne :

Ici à Tera, pas mal de personnes ont une discipline physique ou mentale de travail sur soi. Il y a une volonté réelle et ressentie pour la majorité des personnes de faire un effort sur soi.

Cette immersion a permis d'identifier certaines pratiques comme particulièrement répandues parmi les Térian.e.s. Le yoga et la méditation sont pratiqués par les personnes vivant à Tera comme des disciplines pouvant améliorer leur qualité de vie : aisance dans les relations sociales, paix intérieure, développement de l'empathie... La présence de Paul, moine bouddhiste venu s'installer à Tera pour dispenser son enseignement en témoigne. Pour autant, notons que Tera reste un projet laïc et que la pratique de la méditation n'implique pas un prosélytisme au service du bouddhisme.

A présent que certaines régularités ont été identifiées concernant les Térian.e.s, un outil permet de distinguer personnellement les individu.e.s en fonction de trois aspirations précises. Au sein du projet Tera sont régulièrement distinguées trois communautés : la communauté de vie, la communauté politique et la communauté de travail. La difficulté de

cette étude tenait à ce que chaque Térien.e.s donne une définition sensiblement différente à ces communautés. Pour autant, si l'on devait les définir de manière très générale pour que chaque conception soit comprise, on pourrait établir que :

- La communauté de vie renvoie aux personnes qui composent le projet et qui cohabitent. Ce sont des personnes plus proches que de simples collègues de travail, mais moins proches que des ami.e.s, bien que des liens d'amitié émergent entre certain.e.s. Elle entre en cohérence avec l'aspiration des écovillages à amener les habitants à se côtoyer quotidiennement et à créer un tissu social dense.
- La communauté de travail regroupe les personnes exerçant leur activité dans le cadre de Tera. Son mode d'organisation promeut l'autogestion et la confiance envers autrui.
- La communauté politique : elle concerne les valeurs et idées autour desquelles se structurent la communauté Tera. Elle peut aussi renvoyer à la manière de penser la gouvernance et la démocratie au sein du projet. Entre les trois communautés, elle est celle dont la définition varie le plus d'un.e individu.e à l'autre.

Il ressort des entretiens que chaque individu.e présent.e. à Tera était à l'origine en recherche de ces trois communautés, à des degrés différents. Jean explique sa vision de ce phénomène :

Tout le monde à Tera selon moi n'a pas les mêmes aspirations à partager communauté de travail et communauté de vie. Là où certains ont besoin de 90% de temps de communauté de vie et 10% de communauté de travail, pour d'autres, ce sont les proportions inverses. D'autant que pour certains, c'est la communauté de travail qui importe vraiment.

Ces mots mettent en lumière que la communauté politique, conceptualisée de manière abstraite, reste en marge des deux autres, plus concrètes. Johana la définit comme « la clé de voûte » du projet, tandis que les deux autres en constituent la partie concrète et visible au quotidien. Les motivations à prendre part au projet des Térien.e.s divergent mais tournent autour de la recherche de ces trois communautés. Cela explique par exemple la venue à Tera de retraité.e.s, en recherche d'un tissu social actif auquel se greffer et qui entre en cohérence avec leurs valeurs. C'est le cas d'Alexandra, ayant quitté Paris avec son mari pour venir s'installer à Tournon d'Agenais et soutenir le projet :

Mon mari travaille à Paris et ensemble nous avons le projet de déménager dans un lieu où il pourrait prendre sa retraite, en France. On a accéléré le processus de départ car on a vu 1/ que Tera semblait avoir besoin de monde et de personnes comme nous (peut-être ?), en tout cas on sentait qu'on aurait notre place et 2/ car je commençais à avoir de gros problèmes de santé liés à un rythme infernal et à un stress constant.

Ainsi, alors qu'au premier abord, le projet Tera présentait une certaine homogénéité de ses membres, il est apparu au cours de l'étude que les aspirations de chacun.e divergent. Si globalement, les Térien.e.s partagent de grandes valeurs de justice sociale, protection de l'environnement, etc, on ne peut que noter que la diversité des caractères, couplée à la pluralité des motivations à prendre part à l'écovillage crée une hétérogénéité claire dans le groupe. Le cliché du citadin de 30 ans partant vivre en écovillage pour une vie meilleure a été rapidement démonté par les entretiens.

Pour conclure ce premier axe, plusieurs questionnements émergent. Tout d'abord, l'étude des utopies humanistes et projet socialiste a permis d'identifier un sentiment fort à l'origine de l'apparition des écovillages : en réaction aux mœurs de leurs contemporains, des individu.e.s choisissent de se placer en marge de la société pour refonder un système plus à même de satisfaire leurs aspirations. Pour autant, est-il envisageable pour de tels projets de se pérenniser en marge de la société et de l'Etat ? La diversité des profils et des aspirations des habitant.e.s est-elle une richesse pour ces projets, ou ne présente-t-elle pas le risque de favoriser les conflits et de les mettre en péril ? Peut-on vivre en cohérence avec ces aspirations d'écologie, de justice sociale et de gouvernance horizontale au sein d'initiatives encore au stade d'embryon et influencées par le système capitaliste ? En d'autres termes, il convient de s'interroger sur la viabilité, l'autonomie et la possibilité de se généraliser des écovillages pour évaluer si ce modèle saura satisfaire les aspirations de ces individu.e.s de plus en plus réfractaires au mode de vie urbain, empreint des logiques du capitalisme.

CHAPITRE 2 : VIABILITE ET AUTONOMIE DES ECOVILLAGES DEMOCRATIQUES ET PARTICIPATIFS

Section 1 : Les défis posés par la précarité

1. Des laboratoires d'expérimentation de nouveaux modèles économiques

« Réinventer le système » apparaît comme une volonté commune à ces individu.e.s rompant avec un mode de vie urbain pour s'installer en écovillage. Pour autant, les expériences des néoruraux.ales post-1968 a montré qu'il était difficile de s'émanciper du modèle économique traditionnel et de subsister. Partir en groupe, s'installer dans une ruine et planter des carottes n'est pas suffisant pour assurer une subsistance durable, particulièrement si l'on ne dispose pas des compétences pour suivre un mode de vie aussi dépendant de l'agriculture ou de l'élevage. Pour pallier ces difficultés, les écovillages se présentent aujourd'hui comme des lieux d'innovations économiques. Alors que les mécanismes d'une politique économique nationale sont hors de portée pour qui n'a pas étudié précisément le fonctionnement de l'économie, un écosystème de quelques dizaines de personnes devient un terrain d'étude très concret pour des alternatives au modèle traditionnel. En effet, l'impact de telle ou telle politique économique se perçoit très distinctement au sein de la poignée de personnes concernées. Le cas de Tera était particulièrement enrichissant en ce qui concerne cette question. En effet, il apparaît que le modèle économique pensé pour le projet Tera témoigne d'un cadrage particulièrement réfléchi. Frédéric Bosqué, à ce propos, avance que « *Pour faire des choses très simples, il faut penser un système très complexe* ».

Tout d'abord, il semble que l'écovillage, dans sa réaction au modèle capitaliste et à l'importance centrale donnée au travail, ambitionne de redéfinir celui-ci. En effet, comme en témoigne Sylvie du laboratoire ATEMIS :

Lorsque l'on est arrivé à Tera, personne ne voulait entendre parler de « productivité », « business plan », « volume de production », etc... le mot « travail » lui-même était un gros mot.

Pour autant, les Térian.e.s aujourd'hui ont intériorisé ce vocabulaire dans le cadre du développement du projet. Enzo résume la distinction qu'il fait par exemple entre activité et travail par ces mots :

Pour moi, on peut avoir des activités sans travailler et des activités en travaillant. Si je prends ma guitare et que je joue chez moi, c'est une activité. Si je répète un morceau pour un concert, c'est un travail, car à un moment donné, une action rencontre un besoin de la communauté avec un contrat (ici ce serait « payer l'entrée ») : la population reconnaît ce que tu fais. On est tous en activité, et certaines activités sont du travail. Pour moi, le travail ce n'est pas fixe, du genre « j'ai un travail, je veux faire du maraichage », ça c'est plutôt de l'ordre de l'activité. Travailler, c'est une manière d'exercer l'activité. Il y a une reconnaissance de ton service rendu.

Enzo résume ici un point central du modèle économique de Tera. Cette nécessité qu'une activité réalisée rencontre un besoin est à la fois un facteur de développement du modèle et un frein à celui-ci. En effet, Tera s'inscrit pleinement dans l'économie de la fonctionnalité et de la coopération. En repensant l'évaluation de l'activité de production selon l'utilité sociale qu'elle génère et non plus selon le volume de production, le projet a pu générer 300.000€ d'échanges économiques au niveau de son champ d'action. Les services proposés par Tera rencontrent un besoin de la communauté, sur ce territoire où le service public et les emplois se font rares. Les séances de méditation proposées par Paul par exemple rencontrent une audience, du fait de la rareté d'un tel service dans le Lot-et-Garonne rural. Pour autant, il apparaît que des individu.e.s souhaitant rejoindre Tera pour des motivations personnelles, du fait de leur activité, ne satisferont pas nécessairement un besoin de la population. Cette externalité a été intensifiée par la multiplication des arrivées due à la crise du Covid-19. De plus en plus de personnes peinent à faire entrer leur activité dans l'écosystème. La gouvernance de Tera envisage de sélectionner les arrivant.e.s en fonction de leur capacité à devenir « porteur.se.s d'activité » et de participer efficacement au développement de l'écosystème, en témoigne les mots d'Enzo :

L'enjeu, c'est de récupérer les activités que les gens font et de faire en sorte qu'elles deviennent du travail en répondant un besoin.

Notons une spécificité du cas de Tera : le développement du projet s'appuie tout particulièrement sur des mécanismes de l'économie classique pour développer son projet et *in fine*, pouvoir se reposer sur son propre système économique. Celui-ci reposerait sur la possibilité pour chacun.e, au sein de Tera, de disposer d'un revenu d'autonomie. Le nom du projet signifie par ailleurs littéralement « Tous Ensemble vers un Revenu d'Autonomie ». Revenu de base, revenu de transition écologique, revenu d'autonomie... à l'heure où l'idée d'une somme d'argent accordée à chacun.e émerge dans le débat public, il semble que la forme que cette mesure doit prendre ne fait pas consensus. Nous nous pencherons ici sur les trois formes citées précédemment. Le RBI, car il est la conception du Mouvement Français pour le Revenu de Base, *think tank* auquel de nombreux Térian.e.s participent ou

ont participé. Le RTE ensuite, car Sophie Swaton dans son *Revenu de transition écologique : mode d'emploi* (2020) se réfère à Tera comme un exemple de système étant en marche de mettre cette mesure en place. Enfin, le revenu d'autonomie tel qu'il est conceptualisé par le projet Tera. Les différences entre ces trois concepts permettront de comprendre les principales tensions au sein du débat actuel.

	Revenu de base inconditionnel	Revenu de transition écologique	Revenu d'autonomie
Monnaie	Euro	Euro	85% en monnaie locale citoyenne, 15% en Euro
Montant	Ne fait pas consensus.	-Revenu correspondant à son activité ; -Formations assurées dans le cadre de cette activité ;	Un euro au-dessus du seuil de pauvreté.
Contrepartie	Aucune.	Exercice par l'individu.e d'une activité entrant dans le cadre de la transition écologique.	Contre-garanti par une production commune.
Ayant droit	Chaque individu.e, de la naissance à la mort.	Individu.e.s exerçant cette activité.	Chaque individu.e, de la naissance à la mort.
Justification	Droit de chacun.e à subvenir à ses besoins.	Reconnaissance d'une valeur de propriété commune à la Terre : celles.eux qui travaillent pour sa préservation doivent être rétribués.	Droit de chacun.e à se mettre en recherche de son propre bonheur, notamment en choisissant librement son activité.
Son implantation va de pair avec un écosystème local	Non	Oui	Oui

2. Quel impact sur la viabilité du modèle ?

L'ambition ici n'est pas de questionner la faisabilité de ces trois initiatives ; cela nécessiterait une étude économique beaucoup plus longue et centrée sur cette problématique. En revanche, on ne peut que noter que les partisan.e.s de ces différents revenus voient ces derniers comme de futures innovations de rupture, ayant le potentiel de remplacer le système économique actuel. Pour arriver à ce stade, particulièrement dans le cadre d'un écovillage, il semble que la mise en place des rouages économiques aboutissant à la pérennisation du modèle soit longue et laborieuse. En témoigne le fait que Tera va vers l'instauration d'un revenu d'autonomie depuis près de cinq ans.

Sur quoi repose alors le système « d'entre deux » ? Les Térien.e.s, pour ceux et celles qui exercent leur activité dans le cadre de Tera uniquement et qui n'ont d'activité extérieure au projet, travaillent bénévolement. La sobriété de ce mode de vie, si elle a été choisie par les « écohabitant.e.s » - expression renvoyant aux membres des écovillages – semble aussi être imposée par un tel modèle dans l'état actuel des choses. Les expérimentations économiques en cours ne sont pas pensées pour être source d'une lucrativité intense ; à leur stade embryonnaire, encore moins. La précarité aura mené Auriane et Roxane à quitter le projet après une plusieurs mois à travailler bénévolement. Les Térien.e.s sont tous et toutes conscient.e.s de cette nécessité de s'appuyer sur le travail bénévole et sur les subventions extérieures pour mettre en marche un système économique durable. Pour autant, la précarité est une menace certaine à la durabilité de ces projets. L'exemple des néoruraux.ales des années 1970 en témoigne : sortir du système économique classique revient à se mettre en position de vulnérabilité devant les aléas climatiques, mais aussi économiques.

Un défi majeur de l'écovillage tient ainsi à sa capacité à pérenniser rapidement le système économique avec lequel il compte remplacer le système actuel et à trouver suffisamment de ressources pour permettre une vie décente à ses membres, pour ne pas menacer sa viabilité.

Section 2 : Le facteur humain

1. La pluralité des profils : uni.e.s dans la diversité ?

De l'étude de terrain menée à Tera, il est apparu qu'entre tous les enjeux relatifs à la viabilité de l'écovillage démocratique et participatif, la gestion du conflit reste le plus complexe à appréhender. Les Térien.e.s font régulièrement référence au « facteur humain » comme principale cause des difficultés à faire avancer le projet. En effet, le caractère « démocratique et participatif » des écovillages implique une absence de hiérarchie globale. Vivre dans un collectif implique une proximité directe et quotidienne avec les autres membres. Réinventer un système signifie s'émanciper de l'imaginaire collectif, qui selon

Bénédict Anderson²⁴ crée la nation, cette « *communauté politique imaginée* », pour recréer une telle communauté sans symboles précis ou histoire commune. Or, il apparaît qu'à capacité égale de décision, il est nécessaire qu'un haut niveau de confiance entre les membres prenne place. En effet, Enzo résume en ces mots l'importance de la confiance dans un tel système :

Si on ne vit qu'avec des gens qu'on pense être nos ennemis, on ne peut pas vouloir que ces personnes aient le même poids dans la décision. A Tera, dès qu'il y a une perte de confiance dans des individus, le premier réflexe c'est de dire qu'on ne veut plus qu'il soit informé et qu'il puisse peser dans les décisions car on a peur qu'il nuise aux autres.

Cette question de la confiance est menacée par la diversité des caractères des personnes composant les écovillages. Il serait se méprendre que de penser les membres de ces projets comme homogènes. Comme étudié précédemment, on ne peut dresser un profil précis de l'écohabitant.e moyen.ne. Il fut surprenant de constater l'immense diversité de caractères, de motivations, de valeurs, d'activités ou de centre d'intérêt au sein des Térian.e.s : un maraicher anciennement développeur informatique, un physicien reconverti comptable, une cinéaste produisant des tisanes, un moine bouddhiste gaulliste ou encore une ancienne assistante sociale venue pratiquer la menuiserie ne sont que quelques exemples de la diversité des profils que rassemble le projet.



Construction de l'atelier de menuiserie lors de l'immersion.

Comment faire pour qu'au quotidien, avec les conflits que le facteur humain et les personnalités individuelles entraineront nécessairement, la confiance puisse renaître de ses cendres à chaque fois ? Alors que le facteur humain est responsable de l'échec de 60% de ces projets²⁵, il est crucial pour déterminer la viabilité des écovillages de disposer d'un appareil de gestion du conflit efficace et durable.

²⁴ Anderson, Benedict, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, Éditions La Découverte, 1996.

²⁵ Swaton, Sophie, *Revenu de transition écologique : mode d'emploi*, 2020 Paris, Presses Universitaires de France, 2020.

2. Les outils de gestion de conflit

Si les conflits sont aussi courants à Tera que dans le reste de la société, il est rapidement apparu que les membres du projet ont su mettre en place des outils de gestion du conflit particulièrement viables. Le premier d'entre eux prend effet *a priori*. Sur le « Wiki » dédié à Tera, on trouve une liste de postulats de base²⁶, établis à partir des écrits de Frédéric Laloux²⁷. Ces postulats ont été établis de manière à faciliter la résolution du conflit et les relations humaines :

- Chacun fait de son mieux
- Chaque personne est unique
- L'authenticité nourrit le groupe
- La diversité nourrit le groupe
- Les conflits existent et sont source d'évolution constructive
- Seul on va vite, ensemble on va plus loin
- Le groupe nourrit l'évolution individuelle
- L'évolution individuelle nourrit le groupe

Si leur formulation ne reste que théorique pour l'instant, les entretiens menés auprès des Térien.e.s les plus ancien.ne.s ont montré une intériorisation claire de certains de ces postulats. A la question « Quel sentiment avez-vous vis-à-vis de la manière dont sont appréhendés les conflits à Tera ? », voici quelques réponses recueillies, emblématiques de l'importance de ces présupposés.

J'ai l'impression qu'à Tera, on partage quelque chose : tout le monde fait de son mieux. Même quand tu te dis que la personne en face de toi a qu'une chose en tête, c'est tirer profit de toi, il y a toujours une petite voix qui nous dit « ouais, mais il fait de son mieux en fait et il essaie de faire quelque chose de bien, mais c'est très tragique la manière dont il le fait ». C'est ce qui fait qu'à Tera, un conflit va trouver un dénouement doux. On va gueuler, voire s'insulter, mais il y aura un câlin à la fin, ou quelque chose comme ça.

Au niveau des conflits, on a une bienveillance et on va pouvoir discuter jusqu'à trouver un consensus sans stigmatiser l'autre. On a ce ping pong entre soi et l'autre pour voir ce qu'on fait à l'autre et ce que l'autre nous fait. Je pense qu'il y a cette conscience-là dans le collectif. Je ne vois pas les conflits comme quelque chose de négatif ; ils nous font grandir en tant qu'individus et en tant que collectifs.

On a une culture chouette : on veut trouver une solution au conflit et comprendre l'autre. On ne va pas tout de suite insulter l'autre. Il y a un phénomène de remise en question personnelle.

²⁶ Tera Wiki, « La gouvernance à Tera », URL : <https://wiki.tera.coop/gouvernance:generalites> (consulté le 25 septembre 2020).

²⁷ Laloux, Frédéric, *Reinventing organizations : Vers des communautés de travail inspirées*, Nelson Parker, 2014.

Un conflit c'est presque un cadeau car quelqu'un a vu quelque chose de manière différente et on peut en discuter, même si une émotion vient se rajouter.

Il y a une idée que j'aime beaucoup ici c'est que chacun fait de son mieux. Je ne suis pas végane mais j'y tends car ça m'importe beaucoup. On cherche une cohérence en termes de valeur, envers soi-même. Ce n'est pas grave d'être imparfait. Par exemple à Lartel, on a mis une dalle en béton sous le hangar : ce n'est clairement pas le plus écolo mais on n'avait pas les moyens financiers ou les connaissances pour faire autrement.

Le noyau dur des Térien.e.s, c'est-à-dire les plus impliqué.e.s et ancien.e.s d'entre elles.eux, témoignent de cette « culture », selon l'expression employée ci-dessus, qui facilite les relations *ex ante*. Ainsi, dans cet environnement empreint de cette culture de compréhension de l'autre et de confiance mutuelle sont employés des outils concrets de résolution des conflits lorsque ces derniers émergent.

La « communication non-violente » s'est imposée comme l'outil quotidien de prédilection pour la majorité des Térien.e.s. Selon Marshall Rosenberg, fondateur de cette manière de penser la communication, la CNV désigne « *le langage et les interactions qui renforcent notre aptitude à donner avec bienveillance et à inspirer aux autres le désir d'en faire autant* ». Quatre stades sont établis pour qu'un dialogue conflictuel soit optimal :

- L'observation et la description des faits : chacun.e décrit objectivement – autant que faire se peut – l'événement à la source du conflit.
- Expression de ses émotions : les deux parties mettent des mots sur les émotions que cet événement a causé chez elles.
- Expression des besoins : à partir de la phase précédente, les individu.e.s identifient les causes générales du conflit, liées à leurs individualités respectives.
- Demande des actions souhaitées : les individu.e.s listent concrètement ce dont ils.elles ont besoin pour repartir sur de bonnes bases.

La CNV a été mentionnée dans la quasi-totalité des entretiens spontanément lorsque la question des conflits était abordée. Cette intériorisation de ce processus a été aboutie pour nombre de Térien.e.s. Enzo et Jean déclaraient tous deux « *La CNV a changé ma vie* » et ambitionnent de l'utiliser au quotidien.

Cependant, les postulats et l'utilisation régulière de la CNV dans les communications n'empêchent pas certains conflits d'émerger. Des procédures spécifiques sont pensées dans le cadre de Tera pour résoudre convenablement ces derniers. Au cours des entretiens, les cercles restauratifs ont été mentionnés à plusieurs reprises. Ce dispositif, initialement pensé par Dominic Barter, prend place lors d'un moment prévu à cet effet, quand la nécessité de s'emparer d'un conflit pour le résoudre se fait sentir. Il comporte plusieurs phases.

- Le déclencheur : chaque Térien.e a la possibilité d'enclencher la procédure s'il ou elle en ressent le besoin.
- Avant-cercles : entretiens individuels – précédant la phase principale de l'évènement – entre le ou la facilitateur.ice, extérieur.e au conflit, et les personnes concernées. Le but de

cette phase est d'identifier les personnes étant directement affectées par le litige, qui prendront part aux discussions. Il convient aussi d'identifier l'élément déclencheur du conflit, plutôt que de formuler des reproches généraux.

- La phase principale : le cercle restauratif. Elle prend la forme de discussions entre les deux parties en conflit. Le ou la facilitateur.ice demande régulièrement aux participant.e.s de reformuler les propos de la partie adverse, dans le but de faciliter l'empathie et la compréhension mutuelle. Une fois que l'échange s'est déroulé, les participant.e.s célèbrent la résolution du conflit et prennent des mesures concrètes pour le résoudre.
- Des après-cercles, qui constituent un suivi de la relation entre les deux parties.

Lors de l'immersion, le sujet des cercles restauratifs faisait régulièrement irruption dans les conversations. A vrai dire, l'enjeu de la résolution du conflit lui-même était mentionné régulièrement et avec légèreté, souvent sur le ton de la plaisanterie. Le fait que cette préoccupation se manifeste aussi explicitement et que le conflit ne constitue pas un sujet tabou est un indicateur certain de la place que cet enjeu prend dans la culture tériane. Notons par ailleurs que le projet accompagne actuellement la création d'un groupe de travail « Écoute-Médiation » : composé de Térian.e.s volontaires, ce groupe constituera une fois abouti une cellule d'écoute pour les habitant.e.s du lieu. Ses missions seront multiples : le groupe évaluera par exemple la qualité des relations entre les Térian.e.s de manière à prévenir les conflits. En cas de litige entre deux personnes, le groupe pourra se référer à une liste de spécialistes de la gestion du conflit et décider de faire appel à ces personnes, ou bien de régler le problème en interne.

Enfin, sont organisées chaque année de « grandes messes » pendant lesquelles les membres du projet sont invité.e.s à discuter de l'état de leurs relations. Si ces moments voient se tenir des discussions véhémentes et mouvementées, ils participent à la résolution des conflits sur le long terme. Enzo, à ce propos, témoigne :

Lors des grandes messes annuelles, on traite ce qui n'a pas été traité dans l'année. La dernière date du mois dernier, j'ai gueulé deux trois fois, j'étais dégouté, énervé, triste... tout le monde en as pris pour son grade au final. Tout le monde s'est déshabillé et rhabillé. Ça stabilise les relations car du coup on se connaît. Si on ne se connaît pas, il faut plus de règles pour éviter les désagréments. On ne sait pas comment les gens vont réagir alors on cadre pour éviter les débordements.

Le projet Tera présente ainsi un appareil réfléchi et développé de gestion du conflit. Cela implique-t-il pour autant une stabilité parfaite des relations sociales ?

3. Les limites de l'appareil térian de gestion de conflit

Il apparaît que la prédominance au sein de la culture tériane de la volonté de se saisir du conflit pour le traiter au mieux n'implique pas une gestion parfaite de cet enjeu. En effet, les enquêté.e.s témoignent du fait que la complexité du facteur humain ne saurait être parfaitement appréhendée par un modèle préétabli.

Tout d'abord, il apparaît que les outils employés ne font pas l'unanimité. Si le noyau dur des Térian.e.s a intériorisé ces processus, ce n'est pas forcément le cas des nouveaux arrivant.e.s. Enzo, particulièrement préoccupé par cet enjeu, en témoigne :

Le premier groupe qui est arrivé à Tera et qui l'a construit, c'est 10-15 personnes. On a appris à vivre ensemble. On s'est frotté les uns aux autres, à nos habitudes, à nos valeurs et on a utilisé des tas d'outils pour gérer les conflits. Comme on est de plus en plus nombreux et qu'on a de moins en moins de temps, les nouveaux n'ont pas forcément été habitués à ces processus de gestion de conflit. Moi, si j'ai un conflit, je sais le gérer car j'ai appris. Les protocoles ont été intériorisés. Les nouveaux, il faut leur transmettre les processus sans passer par les protocoles. C'est un peu embêtant car c'est fait à la marge, au moment des conflits, ça peut poser problème.

En effet, une limite des outils mis en place dans le cadre de Tera est qu'il est nécessaire pour les deux parties du conflit d'user de la CNV ou de présenter la même volonté de pacifier la situation. Claude, qui fait partie des premier.e.s arrivant.e.s, affirme à propos de la communication non-violente :

J'ai fait deux modules de CNV sur trois, mais ce n'est pas vraiment mon outil. J'ai quand même voulu avoir un niveau de connaissance commun aux autres pour qu'on parle la même langue.

La manière de communiquer qu'implique la CNV apparaît comme contre-intuitive en comparaison avec la communication quotidienne classique. Cette nécessité de « parler la même langue » implique un certain degré d'intériorisation de ces mécanismes. Il serait se méprendre de prendre pour acquis l'utilisation de cet outil. Si son efficacité est démontrée lors de son utilisation par les deux parties, un emploi unilatéral peut rapidement être mal interprété. Justine raconte à ce propos :

Quand tu ne connais pas la CNV et que quelqu'un te parle en utilisant ces codes, tu peux rapidement avoir le sentiment que la personne essaie de te manipuler. En rapportant constamment à « je » tout ce qu'il se passe, on peut te reprocher beaucoup de choses. Il faut donc avoir confiance en la personne qui le fait.

Cette question de la confiance semblait cruciale dans un projet où la vie professionnelle et la vie personnelle des membres sont convergentes. Comment mettre son sort entre les mains d'un groupe de personnes aux côtés desquelles nous vivons au quotidien sans confiance en ces dernières ? Une question posée aux Térian.e.s lors des entretiens était « L'expérience Tera permet-elle de nourrir la confiance entre les membres du projet ? ». Contrairement à d'autres questions, celle-ci a suscité une diversité de réponses notable, avec des réponses positives tout d'abord :

Le « Tour Météo²⁸ » de début de réunion, je trouvais ça un peu infantilisant. Mais en fait, la confiance se développe lors de ces moments quand chacun peut exprimer son état intérieur tel qu'il est. Je pense qu'il s'est développée une qualité de relation entre les personnes remarquable, même si chacun a son caractère et peut nous agacer.

Mais cette question a aussi donné lieu à des réponses plus sceptiques quant à la confiance entre les membres du projet.

Oui je pense... après, c'est surtout dans le cas de ceux qui partagent les trois communautés. Certains se sont retrouvés à Tera par hasard, ils n'étaient pas spécialement pro-bio ou écolo mais ils s'y sont mis car ils voulaient être dans le groupe. Ça peut donner lieu à des conflits à la fin car on n'est pas tous venus pour la même chose.

« On n'est pas tous venus pour la même chose » renvoie à une idée qui s'est retrouvée dans un nombre considérable d'entretiens. En effet, si les Térien.e.s se réfèrent souvent à la « communauté politique » qu'ils.elles constituent, cette dernière ne dispose pas d'une définition précise. En amont, le projet n'établit pas une liste de valeurs qu'il entend poursuivre. Les membres se réfèrent à trois grands principes mentionnés dans la charte de l'association, que sont :

- L'auto-gouvernance et l'absence de relations hiérarchiques ;
- La plénitude des membres ;
- L'alignement sur une raison d'être évolutive.

De plus, la « raison d'être » du projet Tera telle qu'elle est formulée sur son site internet ne laisse présager que de grands axes généraux au projet : « *La raison d'être du projet Tera est de créer les conditions matérielles et immatérielles pour que chacun puisse expérimenter le chemin de son propre bonheur dans le respect des humains et de la nature* ». Contrairement à une communauté comme Longo Maï où les principes anarchistes sont posés et où ils se traduisent de manière très concrète, par l'interdiction d'exercer une activité extérieure au projet par exemple, Tera n'a pas jusqu'à présent précisé ce que cette formulation impliquait.

Cette observation a permis au cours de l'étude d'affiner la compréhension de ce qui pouvait être défini par les Térien.e.s comme la communauté politique. Cette dernière semble vivre à travers le projet dans sa globalité, plus qu'au travers des individu.e.s. En effet, les entretiens ont montré que les Térien.e.s témoignent de différences notables dans leur politisation, leurs préoccupations et leurs valeurs. Pour autant, même si certain.e.s se sentent en décalage sur tel sujet par rapport à d'autres, le caractère général des principes de Tera ne les empêche pas de se retrouver dans le projet.

Il serait se méprendre de lire ici que le projet Tera n'a aucune constance idéologique. En effet, l'instauration d'un revenu d'autonomie, la création d'habitats légers, la construction d'un éco quartier respectueux de l'environnement ou encore la mise en contact des producteur.ice.s du Lot-et-Garonne sont loin d'être des mesures apolitiques. Mais on ne peut que noter le flou qui entoure les valeurs précises du projet et de ses habitant.e.s. Johana, à ce propos, note :

On nous avait dit à ATEMIS que l'on ne parlait pas beaucoup de nos valeurs personnelles et le laboratoire dit qu'il faut parler de ce genre de sujets pour faire société. Dans les choix d'action qu'on fait, on ne parle pas assez de la visée long terme et ça peut créer des tensions dans les arbitrages. C'est une hypothèse. Mais oui je pense qu'on se rejoint globalement sur nos valeurs personnelles mais on mobilise notre énergie sur les valeurs du projet.

²⁸ Référence à un dispositif mis en place pour prévenir les conflits. Avant chaque réunion ou chantier, les Térien.e.s sont libres de dire ce qu'ils ou elles ressentent et de débattre pour que la suite du projet se déroule au mieux.

Ainsi, il ressort que cet enjeu des valeurs a un impact clair sur la confiance entre les Térien.e.s. Selon Roxane, cette question est source d'une vraie tension au sein de Tera :

Le problème, c'est les fondements du projet. Quelles sont les valeurs de Tera ? C'est instable pour l'instant. Ça engendre une perte d'équilibre à tous les niveaux du projet. Personnellement, je ne me retrouve pas dans les comportements que les gens ont par rapport à ce que j'entends dans la phrase « Respect de l'humain et de la nature ». Ça implique énormément de choses pour moi, et j'ai l'impression que ce n'est pas clair pour tout le monde ce que cela veut dire. J'imagine qu'on ne clarifie pas par peur de réaliser que sur beaucoup de sujets, les gens ne s'entendent pas.

Ce témoignage fait émerger la tension que représente cette question des valeurs. D'un côté, le flou qui entoure ces dernières permet à une diversité notable d'individu.e.s de se retrouver dans ce projet. En effet, plus l'on définit précisément les valeurs d'une initiative, plus le risque de faire concorder celle-ci avec un courant d'idées précis croît, ce qui entraînerait certaines personnes à la rejeter. À l'inverse, comment des personnes n'étant pas idéologiquement en accord peuvent-elles se coordonner pour développer un projet aussi politique que Tera ? Ici se retrouve la problématique du facteur humain.

Envers et contre tout, Tera fêtera cette année son septième anniversaire, ce qui semble tout de même indiquer que les outils de gestion de conflit ont permis au projet d'éviter l'effondrement, là où d'autres ont échoué. Auriane à ce propos, commente que « Étant donné la complexité du projet, ça pourrait durer un an et s'effondrer, mais ils arrivent à maintenir la stabilité ». La problématique du conflit, qui a raison de la majorité des tentatives de création d'écovillages, a su être appréhendée par Tera de manière à faire perdurer l'initiative.

Section 3 : L'autonomie : définition, faisabilité, enjeux

Comme mentionné en introduction, il semble que l'écovillage démocratique et participatif, par essence, aspire à une forme d'autarcie. Se construire en réaction au système capitaliste mondialisé et à l'urbanisme croissant semble contraire au fait de se développer au cœur d'une métropole. Pour autant, l'autonomie peut connaître certains degrés. Il n'est pas envisageable pour un écovillage en devenir de s'établir et de produire en quelques jours tout le nécessaire pour vivre à l'écart des circuits économiques classiques. De plus, la mise en place des conditions nécessaires à la production de ressources suffisantes pour assurer l'indépendance du projet n'est pas sans coût. Panneaux solaires, matériel agricole, infrastructure de traitement des eaux ne sont que quelques exemples représentatifs de l'ampleur des besoins matériels de l'autonomie. Jusqu'où est-il possible de s'émanciper du système de production classique ? Comment assurer la cohérence entre les aspirations à vivre en marge du système et la nécessité de subvenir à ses besoins ?

1. Les conditions de l'autonomie

Plaçons-nous dans une situation où l'autonomie serait conditionnée à l'autarcie complète pour entrer en cohérence parfaite avec les aspirations idéologiques de l'écovillage.

L'enjeu ici n'est pas d'évaluer précisément la faisabilité de l'autonomie d'un écovillage. Il semble que la diversité des écovillages fasse que leurs autonomies respectives dépendent de facteurs différents. Pour autant, il n'est pas insensé que de dresser une liste des besoins primaires à satisfaire pour évaluer l'ampleur des besoins de l'autonomie.

En terme alimentaire, nourrir l'entièreté des habitant.e.s sans avoir recours au système de production de masse est un défi majeur. Parier l'avenir du projet sur la production agricole du lieu revient à se soumettre aux aléas climatiques. Une saison peu productive impliquerait un risque de pénurie. Or, il n'est pas insensé de considérer comme un avantage net la capacité du système de production actuel à s'émanciper de ces aléas. Respecter les valeurs écologiques impliquerait de s'émanciper d'un mode de production basant sa productivité sur les pesticides et engrais actuellement au cœur du débat. Si d'un point de vue sanitaire, interdire le glyphosate est une nécessité, quel sera l'impact d'une telle mesure sur la production agricole ? Cela renvoie à une question plus large : comment concilier protection de l'environnement et approvisionnement des masses ?

Concernant les besoins en eau, il semble que pour concorder avec ses aspirations autarciques, un écovillage ne peut se passer d'un approvisionnement local, prenant par exemple la forme d'un forage en profondeur. A vrai dire, revenir à ce type de production permettrait de s'émanciper de la pression financière que constitue en temps normal cette ressource. On peut faire un parallèle semblable avec les enjeux de l'autonomie énergétique. En effet, un investissement dans un mode de production d'électricité durable implique qu'une fois le coût de ce dernier amorti, une part importante de budget sera libérée et pourra être réinvestie.

Pour autant, l'installation d'un forage et d'une structure productrice d'électricité n'est pas à la portée de tous les écovillages. Ainsi, il semble que ces besoins soient un obstacle majeur à l'autonomie complète dans l'hypothèse d'un modèle autarcique. En revanche, il apparaît qu'un tel modèle ne prend que rarement place. Les écovillages dans leur majorité s'inscrivent dans l'écosystème local ; leurs besoins en nourriture, eau et électricité se heurtent à leurs aspirations autarciques. Lors du premier jour d'immersion, on trouvait au déjeuner sur la table du chocolat Nestlé, des légumes non issus des cultures térianes, du vin bordelais et du fromage acheté en Biocoop. Les Térian.e.s devant cette table plaisaient sur le fait qu'en dépit de leurs aspirations, l'autonomie était loin d'être atteinte et que les besoins primaires empêchaient pour l'instant de se conformer à leur idéal de vie.



Construction d'un atelier de menuiserie par les Térian.e.s.

Il apparaît que s’émanciper de l’État implique de s’émanciper des services publics. Comment affronter la dureté des aléas d’un mode de vie autarcique sans bénéficier de la protection sociale et des services de santé ? L’espérance de vie des écohabitant.e.s serait considérablement amoindrie. Encore une fois, les Térien.e.s disposaient tous.tes d’une carte vitale et n’imaginaient pas se passer des services pharmaceutiques ou hospitalier en cas de maladie, particulièrement en temps de pandémie mondiale. Cette question des services renvoie à un enjeu plus large de l’autarcie. En effet, prenons l’exemple de l’éducation : ambitionner de s’émanciper du service public implique de le remplacer. Or, il semble alors nécessaire de disposer au sein des membres d’individu.e.s compétents pour ce faire. Cette nécessité se ressent au sein de Tera, non pas dans le cadre de l’éducation, mais pour ce qui est des activités restant à développer. En effet, si l’on observe un afflux de personnes souhaitant s’installer à Tournon d’Agenais, la gouvernance tériane juge que certaines activités sont aujourd’hui à privilégier pour soutenir le développement du projet. Tera est en recherche de « porteur.se.s d’activité » qui pourront de manière autonome développer une nouvelle partie du projet. Cette nécessité s’inscrit dans l’ambition de Tera de répondre aux besoins de la communauté. Ces porteur.se.s manquent actuellement pour répondre à l’ensemble de ces derniers et permettre à Tera de se diversifier.

A partir de ces observations, on peut être amené à penser que l’autonomie n’est qu’une vaste utopie. Ce serait penser ce terme comme dépendant intrinsèquement de l’autarcie. Pour autant, peut-être peut-on revoir cette définition. En effet, s’il semble impossible de fonctionner en circuit fermé en produisant l’entièreté du nécessaire sur place, on peut penser le modèle de l’écovillage démocratique et participatif dans le cadre de circuits économiques locaux. La diversité des savoir-faire se retrouvant au sein de l’écovillage donne une capacité à ce dernier de devenir une zone de production de biens et de services. Or, cela n’implique pas nécessairement le retour à un mode de production capitaliste et à une économie de marché prédatrice. En décidant du mode de production, il est possible de produire dans le respect des valeurs du « *respect des humains et de la nature* » pour prendre part aux échanges économiques locaux. A vrai dire, on peut y voir une manière de renforcer son autonomie : croître en usant des outils économiques classiques permettrait d’atteindre une taille à même de rendre l’écovillage autonome à un certain pourcentage, en plus de s’inscrire dans le développement local. Tera n’ambitionne pas d’être autarcique mais de relocaliser 85% de la production vitale à ses habitant.e.s. Couplé à la manière dont est repensée l’activité économique – selon les principes de l’économie de la fonctionnalité et de la coopération – le projet Tera s’inscrit non pas dans une perspective d’autonomie autarcique, mais d’une interdépendance avec les acteur.ice.s locaux.ales. Il apparaît que l’autarcie ne permette pas d’ambitionner un développement d’ampleur pour ce modèle ; nous discuterons ultérieurement des enjeux que représente le fait de s’inscrire dans un écosystème local.

2. La place des banques et des marchés financiers

La crise du Covid-19 a mis au défi cette revendication d’un caractère autonome des écovillages. En effet, tout projet de cette envergure ayant des besoins de financement, il est apparu que le recours aux banques était inévitable. Si l’économie est au ralenti, qu’en est-il

des écovillages habitués à être dans l'équilibre financier plus que dans la croissance ? La communauté d'Emmaüs Lescar-Pau est autosuffisante à 70% : dès le début du premier confinement (mars 2020), elle prévoyait qu'elle pourrait subvenir aux besoins de ses membres pour un temps mais qu'il faudrait vite que son activité économique principale (vente de meubles divers et variés) se remette en marche pour ne pas menacer son existence. L'autonomie est-elle cohérente avec le recours à un soutien bancaire ?

Tout d'abord, il apparaît que si les banques privées classiques présentent des avantages certains en termes de capacité de financement, elles représentent le système dont l'écovillage cherche à s'émanciper. Pour autant, le modèle économique développé par Tera, s'il s'appuie sur des banques privées en partie, semble avoir trouvé un moyen de ne pas placer sa production entre les mains des marchés financiers. En ayant recours à la monnaie locale du Lot-et-Garonne, l'Abeille, les bénéfices de l'activité économique impulsée par l'activité de Tera circulent sur le territoire du département. Cela évite que les richesses créées partent vers les marchés financiers. Frédéric Bosqué affirme notamment que « *La monnaie est un bulletin de vote* » : en usant de l'Abeille, un.e consommateur.ice peut soutenir concrètement l'activité économique de son territoire et les producteur.ice.s de son choix.

Les travaux de Dominic Plihon²⁹ rendent compte de trois nuisances principales des banques privées : ce sont des acteurs majeurs de la spéculation, de l'évasion fiscale et de la destruction de l'environnement. Pour répondre à cette problématique sont apparues ces dernières années de nouvelles banques, qualifiées de « coopératives » et contrastant avec les banques privées traditionnelles. Selon Christian Arnsperger, il convient de réorienter le travail des banques vers les activités qui feront la majorité de l'économie future. Ces banques continuent de gérer des activités conventionnelles mais surreprésentent dans leur portefeuille les activités souhaitées dans l'avenir. Arnsperger affirme, à propos de ces banques, que leur but « *N'est pas de faire concurrence à HSBC mais de faire vivre un écosystème* »³⁰. Les banques coopératives possèdent deux caractéristiques spécifiques :

Premièrement, les propriétaires de la banque coopérative sont les client.e.s. En effet, l'organisation de la banque coopérative est horizontale : différentes catégories de collaborateur.ice.s sont établies, les actions sont diluées pour favoriser les placements auprès des agent.e.s à besoin de financement sélectionné.e.s sur critères économiques et sociaux. Deuxièmement, les client.e.s sont à la fois associé.e.s et usager.e.s : les dividendes sont en partie reversés à ces dernier.e.s. Ainsi, posséder des parts sociales dans une banque coopérative implique de participer à sa gouvernance. Tera agit par exemple en coopération avec le Crédit Coopératif. Les banques coopératives, du fait de la dimension démocratique de leur gouvernance, apparaissent comme une alternative pertinente aux banques privées, permettant de rester cohérent avec les aspirations originelles du modèle.

Les conclusions de cette partie sur l'autonomie semblent indiquer que l'autarcie n'a que peu de chance de permettre au modèle de se pérenniser. Il semble au contraire que

²⁹ Plihon, Dominic, Conférence « Le rôle des banques dans l'économie », Espace Dickens Lausanne, avril 2016.

³⁰ Arnsperger, Christian, Conférence « Le rôle des banques dans l'économie », Espace Dickens Lausanne, avril 2016.

L'entrée dans un écosystème local donne à l'écovillage démocratique et participatif des chances non négligeables de devenir viable. De cette question de l'autonomie et de la formation d'écosystèmes participatifs dépend un autre enjeu majeur relatif au modèle : sa généralisation. En effet, si l'ambition de ces initiatives est de réinventer le système actuel, cela ne va pas-t-il de pair avec une expansion de ce nouveau modèle sur le territoire pour en répandre les bienfaits ? Dans quelle mesure cette alternative issue de la réaction au capitalisme et à l'urbanisme peut-elle ambitionner de se répandre ? La généralisation est-elle compatible avec l'esprit de l'écovillage ?

CHAPITRE 3 : DE L'ECOVILLAGE AUTARCIQUE A L'ECOSYSTEME COOPERATIF, OU LA CAPACITE DU MODELE A SE GENERALISER

Section 1 : Les enjeux de la réinvention de la démocratie

« Démocratique » et « participatif » renvoient à l'aspiration de ces initiatives à réinventer un système politique, en réaction au système national actuel de démocratie représentative. Aurélien Bernier dans son ouvrage *L'illusion localiste : L'arnaque de la décentralisation dans un monde globalisé* (2020) établit plusieurs constats quant à la démocratie telle qu'elle s'articule actuellement en France. A l'heure de la mondialisation, Bernier avance que les citoyen.ne.s n'ont jamais été aussi loin d'être en capacité de décider des questions économiques et politiques. Ces problématiques sont contrôlées par l'Etat centralisé, les grandes entreprises et les acteurs financiers. Le processus de décentralisation entamé en 1982 avec les lois Defferre cristallise cet enjeu : rapprocher les citoyen.ne.s du pouvoir politique, en déléguant des compétences aux collectivités et en diversifiant les formes prises par la démocratie locale. Aurélien Bernier ne voit dans cette stratégie qu'une manière de détourner l'attention des citoyen.ne.s des problématiques nationales en les enjoignant au localisme.

Nous avons vu que la formation des écovillages procède notamment d'une réaction au système politique national. L'ambition de l'écovillage n'est en effet pas de s'intégrer dans la démocratie locale et traditionnelle, ou dans les flux économiques classiques, mais de réinventer un système et une forme de gouvernance cohérente avec les aspirations du modèle. Quelle forme prend cette nouvelle gouvernance ? Quelle possibilité de se généraliser donne-t-elle au modèle ? Quelle est son rapport aux institutions politiques et notamment à la démocratie locale ?

1. La réinvention de l'organisation

La crise des Gilets Jaunes a pointé les tensions que génère le système démocratique actuel, en témoigne la revendication d'un « référendum d'initiative citoyenne » censé intégrer plus de démocratie directe à la Ve République. Si ce thème revient régulièrement dans le débat public, il apparaît que la mise en place d'une forme de démocratie directe dans un pays de soixante millions d'habitant.e.s peine actuellement à générer un consensus. En revanche, ce qui est complexe à l'échelle nationale devient envisageable à l'échelle d'un collectif d'une quarantaine de personnes. Les écovillages sont des terrains d'étude propices à l'expérimentation d'un modèle « démocratique et participatif » en ce que la forme de l'initiative permet au système de se réinventer constamment et de s'adapter rapidement lorsqu'un dysfonctionnement est identifié.

La sociocratie apparaît dans nombre d'écovillages comme le mode de décision privilégié. Ce mode d'organisation, pensé à l'origine par Auguste Comte et précisé par Gerard Edenburg, se distingue de la démocratie. Dans le système démocratique, *demos*, le peuple, dispose du pouvoir : ce terme renvoie à des individu.e.s lié.e.s entre elles.eux par des valeurs, mais sans objectif commun. Ils.elles font société, sans viser d'objectif, au contraire du système sociocratique qui donne le pouvoir à des personnes liées par des relations concrètes. Edenburg établit quatre caractéristiques de ce système :

- La prise de décision par consentement : pour qu'une décision, quelle qu'elle soit, soit approuvée, il est nécessaire qu'aucune objection n'émerge au sein du groupe. Dans le cas contraire, des discussions prennent place pour comprendre et régler ce litige.
- Le cercle : un objectif du collectif est géré par un cercle spécifique. Chaque cercle dispose d'une tâche à réaliser et la coordination entre les cercles se fait ponctuellement, avec l'aide d'un.e facilitateur.ice.
- Un double lien entre les cercles : le cercle de niveau supérieur désigne une personne du cercle inférieur ; le cercle inférieur choisit un.e membre. Ces deux personnes participeront aux deux cercles et aux décisions qui les concernent.
- Élection sans candidat.e : chaque membre du cercle désigne la personne qu'il.elle juge la plus à même de représenter le cercle.

L'organisation de Tera est nettement calquée sur le modèle d'Edenburg. La présence de cercles de travail, de responsables de cercles, le fait que chaque cercle soit en charge d'une partie précise du projet : on retrouve l'esprit de la sociocratie dans la structure de sa gouvernance, ainsi que dans la manière dont sont menés les projets.

Il va sans dire que le mode de décision par consentement pose certains défis. Les remarques faites sur les profils des écohabitant.e.s témoignent des enjeux de la gouvernance horizontale : comment faire collaborer des personnes ayant leur propre vécu, individualité et étant assez radicale pour avoir entrepris de s'exiler de la société et rejoindre un écovillage ? Les aspirations de chacun.e à faire vivre une démocratie nouvelle se heurte rapidement à la difficulté d'obtenir le consensus, en témoigne la majorité d'échec concernant ces initiatives.

Tera est en marche de recréer un mode de gouvernance horizontale palliant les difficultés du mode de décision par consentement. Au sein des entretiens, un nombre considérable de Térien.e.s se référaient à l'organisation « opale » de Frédéric Laloux, qu'il

développe dans son ouvrage *Reinventing Organizations : vers des communautés de travail inspirées* (2014). L'auteur établit plusieurs modes de gouvernance ayant pris place au fil de l'histoire :

- L'organisation rouge : elle désigne une organisation où les rapports de forces sont violents, semblables à une meute de loups. La « loi du plus fort » est de mise. Aujourd'hui, cette notion renvoie aux mafias et milices.
- L'organisation ambre : ce mode organisationnel désigne l'armée, les églises, l'administration et tout autre groupe présentant une division hiérarchique et pyramidale de ses membres. L'intérêt général prime sur l'intérêt individuel.
- L'organisation orange : ce mode d'organisation repose sur la méritocratie. Sont promus le mérite individuel, l'innovation, l'entrepreneuriat et la prise de responsabilité.
- L'organisation verte : pluraliste, on peut citer les entreprises au fonctionnement familial ou les organisations non-gouvernementales comme des exemples de ce fonctionnement. Cette organisation met l'accent sur l'importance de la situation personnelle des individu.e.s. On y trouve des valeurs précises soudant le groupe.
- L'organisation opale : ce mode d'organisation est évolutif. Il se base sur une coopération entre les individu.e.s, un degré élevé d'autogestion et une raison d'être évolutive.

Concernant les enjeux relatifs à l'organisation par consensus, il apparaît que la gouvernance opale telle qu'elle est pensée par Tera permet de pallier certaines difficultés que l'organisation purement sociocratique pourrait présenter. Tout d'abord, concernant la gouvernance elle-même, il semble que les arbitrages réalisés au sein d'une activité n'impliquent pas l'assentiment de l'ensemble du collectif. Enzo, maraicher, donne un exemple de ce qu'implique ce mode de décision :

J'ai une légitimité aux yeux des gens qui fait que personne ne va venir contrôler ce que je fais. Si je veux mettre du glyphosate dans les champs, personne ne va s'en rendre compte (rires). Bon, le jour où ça se saura, je pourrais peut-être être exclu de Tera. Mais après, quel type de pot j'achète ou quelles graines je plante, personne ne questionne ça. En revanche, je sais par exemple que si j'installe des ruches, ça peut générer des inquiétudes. Est-ce que ça va créer un danger pour les gens qu'on accueille ? Où est-ce qu'il va les mettre ? On va se demander si j'y ai pensé. Donc je vais voir les autres et je leur présente le projet : j'en aurai tant, à cet endroit, je mettrai un panneau « Attention », etc, et si je fais ça, les gens sont rassurés.

Ainsi, le mot d'ordre de la gouvernance opale semble être l'autogestion : il convient à chacun.e de décider si telle action nécessite ou non un assentiment du collectif. Cette organisation dépend profondément de la confiance entre les membres, qui comme vu précédemment, est en mesure de se construire au sein d'un groupe de personnes se côtoyant. Les cercles de travail n'ont pas systématiquement à se référer au cercle supérieur ou à l'ensemble du collectif. De même, un.e individu.e, dans ses activités quotidiennes, n'est pas forcé.e de demander l'assentiment de son cercle si une décision doit être prise et qu'il.elle juge être en mesure de la prendre seul.e.

Ce système présente certaines limites que l'étude à Tera a permis de mettre en lumière. En effet, en dépit des postulats de bases, des cercles restauratifs et du fait que les Térien.e.s se côtoient régulièrement, il arrive que des failles dans la confiance se forment et que la gouvernance opale n'améliore pas l'état des choses.

A Tera, dès qu'il y a une perte de confiance dans des individus, le premier réflexe c'est de dire qu'on ne veut plus qu'il soit informé et qu'il puisse peser dans les décisions car on a peur qu'il nuise aux autres.

Les mots d'Enzo reflètent à quel point entretenir la confiance est primordial pour que la gouvernance opale soit efficace. De plus, l'entretien avec Johana a montré que ce système de sollicitation d'avis était un protocole qui n'était pas nécessairement intériorisé par chacun.e. L'issue de cet arbitrage – en référer au collectif ou prendre la décision seul.e – dépend aussi du caractère de chacun.e : le facteur humain intervient une fois encore dans la déstabilisation du modèle.

Enfin, il semble que même en présence d'un système pensé pour empêcher les prises de pouvoir, certaines logiques issues du système traditionnel prennent place, parfois contre le grès des membres. Si Tera consacre son énergie à faire vivre la sociocratie, Roxane relève des dysfonctionnements dans ce système :

Sois-tu dis, et tu as peut-être la chance d'être entendu, soit tu ne dis pas et on ne te prend pas en compte. C'est toujours complexe la gouvernance partagée. Même dans l'inconscient, on a des gens qui vont prendre des rôles de subordonnés par rapport à d'autres qui prennent les décisions. Mais c'est vrai que si quelqu'un veut exprimer son avis, il y a un espace pour le faire. Mais est-ce que ça change réellement la vision du projet ? Je ne sais pas.

Des logiques de prise d'autorité, bien qu'elles puissent être non-voulues et découler de la compétence manifeste d'un.e individu.e dans la réalisation d'un projet particulier, semblent pouvoir prendre place. Pour autant, il apparaît que ce risque peut être amoindri par le système de gouvernance pensé en amont. Des rectifications sont toujours possibles, ce qui fait probablement la force autant que la faiblesse de l'écovillage démocratique et participatif. La faiblesse de la légitimité légale-rationnelle, selon le concept pensé par Max Weber³¹, peut laisser rapidement place à une domination charismatique. Un système politique en réinvention constante semble présenter un potentiel d'amélioration net, mais aussi des difficultés à se légitimer aux yeux de celles.eux qui le font vivre.

2. Vers une possible généralisation de ces modes d'organisation ?

Quel avenir pour l'organisation opale, la sollicitation d'avis et la gouvernance horizontale ? Il semble que ces logiques, si elles sont en mesure de se réaliser à l'échelle d'un collectif, seront plus complexes à faire intérioriser au sein du système traditionnel. En effet, à une échelle plus large, dans un groupe où les individu.e.s ne sont pas en mesure de se connaître tous.tes les un.e.s les autres, il est beaucoup plus complexe de faire partager un postulat tel que « chacun.e fait de son mieux » et d'entretenir la confiance entre elles.eux.

³¹ Weber, Max, « Les trois types purs de la domination légitime », traduction d'E. Kauffmann et de J. Gauthier, *Sociologie*, vol. 5, n°3, 1920.

Cela pose directement la question de la capacité du modèle à se généraliser. Répondre que les difficultés précédemment évoquées la rendent impossible serait se méprendre sur l'ambition de la gouvernance horizontale telle qu'elle est pensée dans le cadre de Tera et des écovillages. Tera n'a pas pour ambition de remplacer le système traditionnel : pour comprendre la position du projet, une question de l'entretien était « Comment envisagez-vous l'élargissement de Tera ? ». En imaginant que l'effectif des membres atteindrait plus d'une centaine de personnes, comment maintenir une fluidité dans les décisions, alors que les soixante membres actuel.le.s rendent déjà complexe le processus ?

Les réponses recueillies indiquent toutes la même direction imaginée pour Tera :

On en avait parlé avec les autres, on pense que 30 à 50 personnes c'est le maximum pour continuer à décider de cette manière-là. Il faut faire en sorte de créer des écosystèmes voisins sinon. On va être obligé de dire stop à un moment, mais en disant que les gens peuvent entamer quelque chose à côté et que l'on coopère après.

A priori, on ne pourra pas être plus de 50 personnes. Sauf qu'aujourd'hui, on arrive à 60 habitants quasiment mais tout le monde n'est pas actif. C'est une question au cœur de l'actualité.

Je pense que dans notre idée, quand on arrivera à un certain nombre qu'on ne pourra plus gérer, il va y avoir une scission. Les deux groupes seront autonomes et en coopération. C'est comme une cellule : quand elle a suffisamment de matériel pour recréer une cellule, elle se divise. On aura en plus un intérêt mutuel à créer de la micro-industrie par exemple et on pourra le faire parce qu'on sera beaucoup.

Cette vision confirme que l'ambition de l'écovillage n'est pas de remplacer l'État nation, mais de se développer en marge de celui-ci. Par « développement », on peut s'attendre à une croissance de l'écovillage lui-même (diversification de la production, amélioration des habitats, mode de vie de plus en plus écologique, etc) ainsi qu'une multiplication de ces lieux. A termes, il est possible d'envisager le développement d'un écosystème d'écovillages. Ce phénomène n'est qu'au stade d'embryon actuellement : si Tera sympathise avec d'autres écovillages de France, il apparaît que la diversité de nature des projets ainsi que la distance les séparant ne facilitent pas une collaboration proche pour le moment.

Si cette idée n'est pour l'instant qu'une hypothèse, elle s'inscrit pleinement dans la continuité du projet Tera : la troisième phase, commençant à partir de mi-2021, « *Verra deux mouvements se compléter : le développement (depuis la première expérimentation d'un écosystème coopératif) et l'essaimage pour d'autres projets similaires* »³². Elle confirme que la démocratie directe telle qu'elle est pensée au sein du projet n'ambitionne pas de remplacer l'Etat mais d'offrir une alternative au système politique traditionnel.

³² Site internet de l'association Tera, « Étapes du projet », URL : <http://www.tera.coop/> (consulté le 25 septembre 2020).

Section 2 : Les offres du modèle, gage de sa capacité de généralisation

Précarité, soumission aux aléas climatiques, facteur humain : si l'ambition de cette étude était de mettre en lumière les enjeux et problématiques posées par la rupture avec le mode de vie traditionnelle, il ne convient pas de tirer un trait sur l'écovillage. Au contraire, en tant qu'innovation de rupture, il semble que ce modèle soit nécessairement amené à affronter ces difficultés pour se pérenniser. Les individu.e.s rencontré.e.s à Tera sont doté.e.s d'une telle motivation qu'il serait se méprendre de considérer cette alternative comme une utopie vouée à l'échec. L'énergie déployée par les Térien.e.s pour pérenniser leur modèle est telle que certain.e.s se sentent aujourd'hui au bord de l'épuisement.

1. Remettre les individu.e.s au centre des préoccupations

Les entretiens ont permis d'évaluer les apports de l'expérience Tera pour les personnes prenant part au projet. En quoi l'expérience Tera est-elle unique ? Que trouve-t-on à Tera que l'on ne trouverait pas ailleurs ? Les réponses à ces questions ont permis de mettre en lumière que le respect des individu.e.s était particulièrement ressenti au sein de la communauté.

Je trouve qu'il y a quand même une recherche de prendre soin. Si quelqu'un ne va pas bien, une ou plusieurs personnes vont l'épauler.

Si tu as un problème chez toi avec ta copine, on sait très bien que ça va influencer sur la réunion. On ne va pas faire une médiation avec ta copine au milieu de la réunion mais on a déjà fait de la médiation avec des gens à un niveau plus personnel.

Ce que je vois le plus à Tera en revanche, c'est la prise en compte des uns et des autres. Je ne suis pas réduit à ma charge de travail ; je suis considéré comme un humain – qui a une force travail accessoirement – et je ne pourrais pas me passer de ça. Dans l'entreprise, je trouve que c'est rare.

Qu'est-ce que l'on trouve de particulier ici ? Des outils de travail collaboratif, une culture de la bienveillance, une culture de la CNV, une volonté de faire ensemble (vraiment), c'est déjà énorme.

Ces réponses mettent en lumière deux éléments. Premièrement, que l'écovillage s'est construit en réaction au système traditionnel, perçu comme profondément individualiste. L'entreprise traditionnelle et hiérarchique est ressortie, au cours des discussions avec les Térien.e.s, comme le point culminant de cet individualisme. C'est de cette réaction que provient cette aspiration à un plus grand respect des humain.e.s. Deuxièmement, il est clair que cette aspiration des Térien.e.s est satisfaite par le projet : envers et contre toutes les difficultés économiques, idéologiques ou encore relationnelles qui se posent, ce sentiment de respect commun maintient ces individu.e.s dans le projet. Roxane et Auriane, sur le

départ car insatisfaites de divers aspects du projet, reconnaissent au cours de l'entretien qu'envers et contre tout, le respect des autres était garanti et qu'elles avaient apprécié participer au projet pour cela. Roxane concluait par ailleurs la discussion par les mots suivants :

Je pense que c'est un beau projet et c'est important qu'ils se calment sur leur charge mentale. Les gens qui sont investis au quotidien, ça leur apporte beaucoup. Et ceux et celles qui ne s'y retrouvent pas, si on peut apporter notre pierre quand même, ce n'est que positif. Ça va devenir un arbre à un moment Tera, comme tous les écolieux : ce ne sont pas les mêmes racines mais j'espère que ça va se transformer en forêt à un moment.

2. Recréer du lien au sein de la communauté

Cette prise en considération des autres révèle un second avantage du projet Tera et des écovillages. En effet, ce que Tera nomme « communautés de vie », « communauté politique » et « communauté de travail » renvoie à trois sphères actuellement séparées dans le cas de la société traditionnelle, mais que l'écovillage aspire à faire converger. En effet, il semble qu'au sein du système actuel, des espaces et moments précis sont dédiés à chacune de ces communautés. Notons par exemple que la division espace de travail/espace de vie n'est que peu perceptible à Tera. « Le Rocher », siège de l'association, emplacement des bureaux et lieu de réflexion, se confond avec une épicerie associative – en devenir – ainsi qu'un lieu de vie où des repas sont pris. A propos de ces communautés, Alexandra et Enzo témoignent :

Pour moi, ça a toujours été des frontières assez floues. Aujourd'hui, en rejoignant Tera, j'ai l'impression de faire partie des trois en même temps.

Je me rends compte que je pense aux « règles » dans « politique ». Mais ça concerne aussi l'économie vu que ça désigne les règles qu'on se donne pour gérer la maisonnée et le bien commun. Tout est très lié, je ne sais pas trop pourquoi on les sépare.

Cette convergence des trois différentes communautés amène avec elle de nouveaux enjeux. Les individu.e.s, partageant des détails de leur vie personnelle jusque dans l'exercice de leur activité peuvent voir leurs rapports interpersonnels affecter cette dernière. En effet, il apparaît que cette cohabitation constante implique que si une communauté est en crise, les deux autres le sont nécessairement. Un conflit interpersonnel a un impact direct sur les relations professionnelles. Un désaccord idéologique peut impliquer une baisse de dynamique du projet dans sa globalité.

Pour autant, des avantages nets pallient ces risques. En effet, un premier avantage de la convergence des trois communautés est que le collectif est en mesure d'accueillir les problèmes personnels des individu.e.s et de s'en saisir pour y répondre. La communauté de travail, qui dans le système traditionnel exige une mise à l'écart des préoccupations individuelles, se confond avec la communauté de vie. En découle une gestion collective des relations pour permettre un cadre de vie serein et le développement du projet dans une dynamique optimale. Cet élément rejoint l'idée de mettre les humain.e.s au centre des

préoccupations : Tera concrétise cette aspiration au niveau individuel – avec des postulats bienveillants partagés – ainsi qu’au niveau collectif, avec des protocoles mis en place pour pallier les problèmes interpersonnels. C’est précisément ce qui rend le modèle de l’écovillage attractif aux yeux de celles et ceux désirant s’éloigner d’un système jugé trop individualiste, comme en témoigne le cas de Claude :

Du fait de l’écoute mutuelle et de l’absence de jugement notamment, j’ai une meilleure confiance dans mes relations avec les gens de Tera qu’avec certaines personnes de ma famille.

Ainsi, l’écovillage présente un double impact social : l’établissement de relations interpersonnelles se voulant pacifiées et bienveillantes et la mise en place d’une communauté où l’activité, le quotidien et l’idéologie convergent pour que les personnes y prenant part partagent chaque jour l’ensemble des aspects du projet.

3. Vers un mode de vie écoresponsable

La lutte contre l’individualisme et l’établissement d’une communauté bienveillante ne sont pas les seuls objectifs du modèle. Celui-ci ambitionne plus largement de mettre cette bienveillance et cette volonté de coopérer au service de l’environnement.

L’écovillage démocratique et participatif ne se présente pas comme un modèle parfaitement écoresponsable : le manque de moyens et de connaissance ne permet pas d’entrée de jeu de mener une vie totalement respectueuse de l’environnement. Pour autant, le modèle se présente comme un laboratoire permettant de tendre vers cet objectif. Il apparaît que des techniques comme l’agriculture de masse, l’élevage intensif ou encore la surpêche, si elles permettent de nourrir les masses, ont une responsabilité directe envers la destruction de l’environnement. S’éloigner du système traditionnel, revenir à une production locale, cultiver dans le respect des sols et du vivant : autant de moyen de réduire son impact sur la planète.

Si d’un écovillage à l’autre, les situations divergent en termes de production d’électricité, de mode d’alimentation, de déplacement, etc, il apparaît qu’une dynamique commune empreigne ces initiatives : celle de faire le maximum pour protéger les communs. Tera n’est pas en reste et témoigne de divers outils pensés pour développer le projet en préservant l’environnement. Tous les enquêté.e.s mentionnaient leur préoccupation pour la cause environnementale comme un facteur majeur ayant motivé leur venue à Tera. Notons que l’importance donnée aux activités de maraîchage, qui sont pensées selon les principes de l’agroécologie, témoigne de la concrétisation au sein du projet de la question environnementale. Plus largement, l’esprit de la permaculture se retrouve dans la manière dont sont pensées les relations au sein du collectif. Un point de définition des termes « agroécologie » et « permaculture » est nécessaire pour comprendre la dynamique environnementale à l’œuvre au sein de Tera.

L’agroécologie rassemble les techniques de l’agriculture biologique, qui implique de cultiver sans l’aide de produits phytosanitaires issus de la pétrochimie. Mais l’agroécologie va plus loin : produire se fait parallèlement à la prise en compte de différents facteurs et

externalités. L'enjeu est de favoriser les externalités positives de la production, préserver les écosystèmes et les ressources naturelles et penser l'accroissement du volume de production parallèlement à l'aggradation de l'environnement. Maitriser l'agronomie est primordiale pour manier l'agroécologie : les techniques utilisées sont adaptées à l'environnement concerné ; on ne pense plus un système de masse producteur d'uniformité.



Maraichage agroécologique réalisé dans le cadre de Tera.

La permaculture quant à elle étend la dynamique de l'agroécologie à l'ensemble du lieu de vie et des individu.e.s. Bill Mollison et David Holmgren en sont les premiers théoriciens. Cette philosophie se base sur trois piliers : respect des humain.e.s, protection de l'environnement et partage équitable des ressources entre les individu.e.s. Elle donne une place importante au design : si chaque chose est à sa juste place, le système se porte au mieux et l'on y limite le gaspillage. Si le sens commun de « permaculture » fait référence à une manière précise de cultiver, elle désigne en réalité la dynamique de l'ensemble de l'écosystème concerné. Tera se revendique de baser son fonctionnement sur ce principe.

Tenter au maximum d'établir des activités ayant pour but de répondre à des besoins précis de la communauté rejoint l'idée de l'importance du design et de la juste place. Adopter cette vision amène à penser la nature, les individu.e.s et l'économie comme convergents et dépendants, pour bâtir un système où chaque activité est menée de manière à répondre à un besoin et à entraîner une aggradation environnementale et sociale. L'organisation de la gouvernance, des groupes de travail, du territoire et des lieux de vie de Tera permet d'observer clairement cette volonté de suivre la logique de la permaculture pour optimiser le modèle.

Section 3 : une voie alternative : l'écosystème coopératif

Nous avons tenté jusqu'à présent d'évaluer les problématiques rencontrées par l'écovillage démocratique et participatif, en termes de résilience, de viabilité, d'autonomie ou encore d'innovation économique et politique. L'exemple de Tera a permis de lier la théorie à la pratique et d'observer la manière dont ce projet répond aux difficultés du quotidien de l'écovillage. Or, les réponses apportées par cette étude semblent indiquer que Tera a pris une direction différente de celle de l'écovillage autarcique. Le recours à divers professionnel.le.s pour stimuler leur activité, la mise en relation de producteur.ice.s locaux.ales, le contact avec les habitant.e.s de Tournon d'Agenais ou encore l'utilisation de la monnaie locale du Lot-et-Garonne indiquent que Tera aspire à tout sauf à se développer en autarcie. En effet, si le projet a été fondé sous l'appellation d' « écovillage », les Térien.e.s préfèrent parler aujourd'hui d' « écosystème coopératif ». Ce modèle permet de concilier le développement d'un mode de vie respectueux des humain.e.s et de la nature, cohérent avec les aspirations de l'écovillage, tout en s'appuyant et en améliorant le système traditionnel.

1. La résilience à travers la coopération des acteur.ice.s

Nous avons précédemment pointé les difficultés posées par le développement de l'écovillage en autarcie. Le constat de cette partie était clair : si l'autonomie conditionnée à l'autarcie semble particulièrement difficile à atteindre, l'autonomie par la coopération et la diversification des relations avec les autres membres de son écosystème apparaît comme plus à même de favoriser son développement.

La résilience de l'écovillage via la mise en relation des producteur.ice.s du Lot-et-Garonne et la coopération avec ces dernier.e.s, permettrait de répondre aux défis actuels que rencontre la ruralité. En effet, alors que les territoires ruraux témoignent d'une désertification humaine, économique et servicielle, le fait qu'une initiative comme Tera attire de jeunes actif.ve.s en recherche d'un mode de vie cohérent avec leurs aspirations est à même de participer à la revitalisation du territoire. En effet, la présence à Tera d'un maraicher, une menuisière, un comptable ou encore une boulangère ayant entre 20 et 40 ans indique que la ruralité devient attrayante même pour de jeunes actif.ve.s, lorsqu'elle présente un modèle aussi innovant que Tera. A propos de la manière dont Tera affecte le tissu social et les circuits économiques locaux, Jean commente :

On crée des liens entre nous. Ce qu'un village classique aujourd'hui ne présente pas : c'est un écosystème, mais pas coopératif.

De plus, notons que Tera n'ambitionne pas seulement de tirer profit des circuits économiques locaux, mais de réinventer une manière d'échanger et d'exercer son activité, via l'Abeille et le revenu d'autonomie. L'offre d'un modèle où chacun.e est libre de choisir son activité et où l'émancipation des contraintes matérielles est garantie par la distribution

d'une somme d'argent, contre garantie par une production collective, semble présenter une attractivité certaine pour de nouveaux profils.

L'ouverture du modèle, la bienveillance de la communauté, le soin apporté aux personnes et aux communs, la volonté de faire ensemble, d'user constructivement du conflit, de permettre à chacun.e de s'émanciper : autant d'intention du projet qui, si elles rencontrent nombres de difficultés comme au sein de n'importe quel projet, permettent aux individu.e.s qui le découvrent de commencer à penser un mode de vie alternatif :

Le dernier weekend d'immersion, il y a des gens qui pleuraient tant ils étaient émus par le projet. Je trouve ça génial, Tera, car ils donnent plein d'inspiration et de perspectives de changement aux gens, qui se disent « c'est possible en fait ». Du coup, les gens sortent de là en se disant qu'ils vont s'y mettre. Mais ne peut pas plaire à tout le monde car c'est si complexe qu'il faut des moyens incroyables pour y aboutir.

Les mots d'Auriane à ce sujet résument ce que cette initiative est en mesure de représenter : un projet alternatif de grande ampleur, nécessitant des moyens tout aussi importants mais en mesure de recréer un modèle à même de favoriser l'émancipation de chacun.e.



Construction de l'atelier de confection du pain par les Térien.e.s.

2. La généralisation : un objectif du modèle ?

Au final, l'écosystème participatif ambitionne-t-il réellement de se généraliser ? Poser cette question revient peut-être à raisonner d'un point de vue formaté par la forme qu'a prise le capitalisme. Pierre François et Claire Lemerrier³³ identifient deux impacts concrets de ce système : premièrement, la recherche du profit personnel a une légitimité aux yeux de la majorité de la société ; deuxièmement, le système capitaliste a un impact direct sur l'existence des individu.e.s. Ainsi, cette conception du capitalisme présente la généralisation du modèle comme logique, du fait de son caractère « prédateur » au sens où

les individu.e.s n'ont pas nécessairement le choix de s'en émanciper. Or, le développement de Tera semble constituer une alternative à cette logique. Si le projet Tera se développe en s'appuyant sur le système capitaliste, il le fait avec comme objectif d'offrir une alternative viable à celui-ci.

De plus, en s'inscrivant dans le développement d'un territoire excentré des flux de la mondialisation, oublié de l'Etat et ne bénéficiant que peu de la croissance permise par le capitalisme, Tera permet de pallier les faiblesses de ce dernier. C'est précisément en cela que Tera s'illustre comme différent du capitalisme financiarisé : non seulement il est nécessaire pour le projet de se construire en marge du système traditionnel, mais c'est précisément de cette manière que Tera développe son plein potentiel.

Cette dynamique est perceptible à travers la diversité des profils des Térien.e.s, des groupes de travail, les diverses préoccupations du projet : Tera se saisit des problématiques de son territoire pour apporter sa pierre et s'inscrire dans l'ensemble des dynamiques à l'œuvre. L'utilisation de l'Abeille, la mise en relation de producteurs du Lot-et-Garonne, la coopération avec la Biocoop locale, l'établissement d'un café associatif censé créer du lien dans cette zone faiblement peuplée : autant d'exemples démontrant que l'ambition de Tera n'est pas de construire une utopie isolée du reste du monde, mais d'entraîner une aggradation de son écosystème dans son ensemble, le tout en s'émancipant des logiques traditionnelles jugées contraires à l'esprit du projet.

La pérennisation de l'écovillage démocratique et participatif apparaît en sommes comme aussi laborieuse que prometteuse.

³³ Lemerrier, Claire et François, Pierre, Sociologie historique du capitalisme, Paris, La Découverte, 2021.

CONCLUSION

En conclusion de cette étude, revenons à notre problématique de départ : l'écovillage démocratique et participatif est-il une alternative durable au système capitaliste ? Il serait faux de croire que la ligne directrice de ce travail de recherche est restée la même tout au long de celui-ci. L'ambition, à l'origine, était d'établir une liste de caractéristiques précises décrivant l'écovillage moyen, de modéliser son fonctionnement, de déterminer le profil type de ses habitant.e.s et d'évaluer précisément si ces initiatives n'étaient que de vastes utopies ou si elles constituaient des alternatives durables au système traditionnel. Cependant, l'étude de terrain aura permis d'établir un lien entre les bases théoriques étudiées à Sciences Po Bordeaux et la mise en place concrète d'un système nouveau. Les écohabitant.e.s ne sont pas composé.e.s de docteur.e.s en sciences politiques affilié.e.s à un courant particulier et ayant étudié théoriquement la faisabilité d'un modèle. Ces personnes, en retroussant leur manche, ont mis en place des systèmes évolutifs qu'on ne saurait pour le moment relier à un courant précis. Ces mêmes individu.e.s ne sauraient être appréhendé.e.s de manière homogène, tant leurs idéologies, vécus et sensibilités divergent. On ne peut que constater qu'ils.elles semblent animé.e.s d'un désir de vivre autrement, à l'heure où le système traditionnel devient étouffant pour elles.eux.

Du fait de la diversité des formes prises par ces initiatives, évaluer la durabilité de l'« écovillage » démocratique et participatif a rapidement semblé plus complexe que prévu. En revanche, l'étude de terrain réalisée a permis de mettre en lumière les difficultés que cette rupture avec le système traditionnel génère. Plutôt qu'une réponse définitive sur la durabilité du modèle, il est ressorti que celui-ci disposait d'une capacité d'adaptation qui lui donnait toutes les chances de se pérenniser. Par ailleurs, cette dynamique évolutive s'inscrit dans l'ADN de Tera : le projet est laïc, ne présente pas d'idéologie dominante et les Térien.e.s consacrent leur quotidien à la réalisation des objectifs fixés, de manière non-dogmatique. La capacité d'adaptation dont fait preuve le projet est particulièrement efficace pour faire face aux difficultés qu'il rencontre.

De plus, la présence à Tera de personnes diplômées du supérieur tend à montrer que l'écovillage n'est pas uniquement attrayant pour les oublié.e.s du système traditionnel. Si des personnes à même de s'assurer une existence confortable matériellement en tirant profit du capitalisme viennent à souhaiter s'en émanciper, acceptant la précarité, il apparaît que l'écovillage n'est peut-être pas qu'une vaste utopie. Celui-ci s'illustre comme une alternative au système traditionnel de plus en plus concrète, en témoigne la multiplication des écovillages, mais aussi des autres lieux alternatifs, « écolieux » réunissant ceux et celles aspirant à une vie plus proche de la nature et plus respectueuse des humain.e.s.

Tera constitue un exemple de taille en la matière. Il apparaît qu'au sein des écovillages de France, très peu témoignent d'un tel cadrage en terme économique, politique, environnemental ou social. L'appareil de gestion de conflit mis en place a permis au modèle de subsister, malgré tous litiges qui ont pris et prendront place. La distribution d'un revenu d'autonomie pour tous.les Térien.e.s se concrétise. Les activités de Tera génèrent chaque année plusieurs centaines de milliers d'euros d'échange, au sein d'un territoire

excentré des flux de la mondialisation. Le lieu se présente comme un laboratoire d'innovations sociales, économiques et environnementales. L'action du conseil scientifique et du laboratoire ATEMIS encourage son développement. Autant de terrains, en sommes, sur lesquels Tera s'est engagé et a créé des bénéfices clairs pour la population locale.

Enfin, au sein des promesses cristallisées par le projet, il apparaît que le fait de « *Créer les conditions matérielles et immatérielles pour que chacun puisse expérimenter le chemin de son propre bonheur* » soit la plus ambitieuse, mais aussi la plus aboutie. La diversité des Térian.e.s réuni.e.s quotidiennement autour de la même table prouve que les offres de ce projet sont multiples et se diversifient. A l'heure où la crise Covid-19 a rendu inopérant ce qui rendait la ville moderne attrayante et où seuls ses inconvénients subsistent, les écovillages constituent plus que jamais des alternatives en devenir à un système en crise.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- ALLAN MICHAUD, Dominique, *L'avenir de la société alternative : les idées, 1968-1990*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1989, 382 pages.
- ANDERSON, Benedict, *L'imaginaire national : réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme*, Paris, Éditions La Découverte, 1996, 212 pages.
- BERNIER, Aurélien, *L'illusion localiste : L'arnaque de la décentralisation dans un monde globalisé*, Paris, Les Editions Utopia, 2020, 192 pages.
- DUPUY, Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Paris, Seuil, 2002, 215 pages.
- GRIMAUULT, Vincent, *La renaissance des campagnes. Enquête dans une France qui se réinvente*, Paris, Seuil, 2020, 315 pages.
- LALOUX, Frédéric, *Reinventing organizations. Vers des communautés de travail inspirées*, Nelson Parker, 2014, 360 pages.
- LARRERE, Catherine, LARRERE, Raphaël, *Le pire n'est pas certain : essai sur l'aveuglement catastrophiste*, Paris, Premier Parallèle, 2020, 195 pages.
- LEGER, Danièle, HERVIEU, Bertrand, *Le retour à la nature. Au fond de la forêt... l'État*, Paris, Seuil, 1979, 234 pages.
- LEMERCIER, Claire, FRANCOIS, Pierre, *Sociologie historique du capitalisme*, Paris, La Découverte, 2021, 437 pages.
- SWATON, Sophie, *Revenu de transition écologique : mode d'emploi*, Paris, Presses Universitaires de France, 2020, 218 pages.
- TISSERON, Serge, *La Résilience*, Paris, Presses Universitaires de France, 2017, 128 pages.

Articles universitaires

- DESMICHEL, Pascal, « Réalité économique et perception sociale du tourisme en milieu rural fragile. Analyse à travers l'exemple de trois territoires pyrénéens », *Revue de Géographie Alpine*, vol.88, n°3, 2000, pp. 51-63.
- DURAND, Marc, « De la scolastique à l'humanisme. Généalogie d'une révolution idéologique : l'éducation corporelle de Gargantua », *Staps*, vol.3, n°65, 2004, pp. 43-59.
- LALLAU, Benoît, « A la recherche du paysan résilient. Éléments de réflexion sur une notion à la mode », *Les Cahiers d'Outre-Mer*, vol.1, n°273, 2016, pp. 139-170.
- MARX, Karl, « La critique moralisante et la morale critique », dans Mainfroy, Claude (ed.), *Sur la Révolution française*, Paris, Éditions Sociales, 1985, p. 91.
- MASSCHELEIN, Jan, « Éducation et humanisme ? », *Le Télémaque*, vol. 1, n°21, 2002, pp. 37-50.
- WEBER, Max, « Les trois types purs de la domination légitime », traduction d'E. Kauffmann et de J. Gauthier, *Sociologie*, vol. 5, n°3, 1920.

Conférences

- ARNSPERGER, Christian, Conférence « Le rôle des banques dans l'économie », Espace Dickens Lausanne, avril 2016.

- PLIHON, Dominic, Conférence « Le rôle des banques dans l'économie », Espace Dickens Lausanne, avril 2016.
- DU TERTRE, Christian et HUBAULT, François, Conférence ATEMIS « Travail, Ecologie Humaine et Développement Durable », ATEMIS LIR, 17 décembre 2015.

Interview

- SERVIGNE, Pablo, interview par Guillaume Erner, « Collapsologie : comment vivre avec la fin du monde ? », France Culture, 29 mars 2019.

SOURCES

Ouvrages

- FOURIER, Charles, *Le nouveau monde industriel et sociétaire ou invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées* (1829), en ligne, Editions CIPP, 2015, 214 pages.
- MORE, Thomas, *L'Utopie*, (1516), Paris, Librio, 2018, 128 pages.
- RABELAIS, François, *Gargantua* (1534) Paris, Gallimard, 2007, 688 pages.

Pages Web

- Le Mouvement Colibris, *Instaurer une gouvernance écologique avec l'Holocratie*, URL : <https://www.colibris-lemouvement.org/passer-a-laction/creer-son-projet/instaurer-une-gouvernance-ecologique-avec-lholocratie> (consulté le 11 février 2021).
- Le Mouvement Colibris, *Réguler le pouvoir dans les organisations*, URL : <https://www.colibris-lemouvement.org/passer-a-laction/creer-son-projet/reguler-pouvoir-dans-organisations> (consulté le 11 février 2021).
- Tera Wiki, *La gouvernance à Tera*, URL : <https://wiki.tera.coop/gouvernance:generalites> (consulté le 25 octobre 2020).
- Tera Wiki, *Présentation du projet Tera*, URL : <https://wiki.tera.coop/tera:ecohameau> (consulté le 13 octobre 2020).
- Tera Wiki, *L'accompagnement des conflits à Tera*, URL : https://wiki.tera.coop/gouvernance:cercle_restauratif, (consulté le 5 janvier 2021).
- Tera Wiki, *Un projet expérimental : dispositif d'évaluation et conseil scientifique*, URL : <https://wiki.tera.coop/tera:experimentation>, (consulté le 7 février 2021).
- Site internet de l'association Tera, URL : <http://www.tera.coop/>, (consulté le 25 septembre 2020).
- Site internet de l'Association d'études fouriéristes et des Cahiers de Charles Fourier, URL : <http://www.charlesfourier.fr/>, (consulté le 3 mars 2021).
- Site internet du Familistère de Guise, URL : <https://www.familistere.com/fr> (consulté le 25 septembre 2020).

Études

- Service, Conseil, Expertise et Territoire (SCET), « Revitalisation des centres-villes. L'impact de la crise Covid-19 », *Tendances*, Think Tank Scet, n°7, Paris, juillet 2020.

Articles universitaires

- MERCKLE, Pierre, « Le Phalanstère », Site internet de l'Association d'études fouriéristes et des Cahiers de Charles Fourier, mars 2006, en ligne, URL : <http://www.charlesfourier.fr/spip.php?article328>

Matériau d'enquête

- Onze entretiens réalisés lors de l'observation participante réalisée à Tera.
- Dix comptes rendus quotidiens produits lors de l'immersion.

TABLE DES ANNEXES

ANNEXE 1 : GRILLE D'ENTRETIEN	56
ANNEXE 2 : ENTRETIEN AVEC LAURENCE	57
ANNEXE 3 : ENTRETIEN AVEC CLAUDE	61
ANNEXE 4 : COMPTE RENDU D'IMMERSION, JOUR 1	63

Annexe 1 : Grille d'entretien

Pouvez-vous commencer par vous présenter ? Qu'est-ce qui vous a poussé à rejoindre Tera ?

Comment votre activité se positionne-t-elle dans le projet Tera ?

En quoi l'exercice votre activité dans l'écosystème Tera vous est-il bénéfique ? Que trouve-t-on à Tera que l'on ne trouve pas ailleurs ?

Quels sont les arbitrages que vous faites quotidiennement au sein de votre activité ?

Dans quelle mesure votre activité est-elle concernée par les arbitrages collectifs ?

Quel sentiment avez-vous vis-à-vis la manière dont sont appréhendés les conflits à partir de votre expérience personnelle ?

Quelle a été votre motivation première à rejoindre Tera ?

Vous sentez-vous animé.e d'une idéologie particulière ? La communauté politique de Tera entre-t-elle en cohérence avec ces positions ?

Comment se manifeste la question de la démocratie à Tera ?

Comment envisagez-vous de procéder au fur et à mesure de l'agrandissement de l'écosystème ?

L'expérience Tera permet-elle de nourrir la confiance entre les habitants ?

Annexe 2 : Entretien avec Laurence

Tout d'abord, pouvez-vous vous présenter et dire ce que vous faites à Tera ? Comment votre activité se positionne-t-elle dans le projet Tera ? S'inscrit-elle dans une communauté de travail de l'écosystème Tera ?

Moi c'est Laurence, j'ai lancé à Tera une activité de tisanes. J'ai des cultures de plantes et je fais des cueillettes en sauvage. Je participe à la commission « Accueil » et je suis dans le groupe Lartel des gérants de la ferme. On décide de ce qu'on fait là-bas en gouvernance horizontale. En parallèle, j'ouvre un cabinet de psychothérapie au village.

Toutes ces activités se font dans le cadre de Tera ?

Pour le moment non, mais quand le système économique sera mis en place, j'aimerais que mon activité de thérapie puisse participer à ce système économique.

Pour l'instant, est-ce que vous diriez que vous vous inscrivez dans la communauté de travail de Tera ?

Oui je pense.

Et quel est votre niveau d'engagement ?

J'ai l'impression de faire partie des plus engagés.

En quoi l'exercice de votre activité dans l'écosystème Tera vous est-elle bénéfique ? Que vous apporte le fait d'exercer votre activité au sein de l'écosystème Tera ?

Déjà, je pense que mon activité tisane, je ne l'aurais pas faite ailleurs. J'ai choisi qu'elle reste associative pour le moment et non professionnelle. Je l'ai faite ici car c'était pour le groupe. J'ai cette intention de le faire pour l'ensemble. Et ce qui fait que je suis restée ? J'ai vu d'autres collectifs et ce que je trouve très précieux ici, ce sont les outils que l'on a mis en place ici. On s'est tous formés à la communication non-violente, on fait des cercles restauratifs, des médiations : il y a une volonté de bienveillance et de fonctionner ensemble que l'on ne retrouve pas forcément ailleurs. C'est ce qui me tient le plus à cœur. Il y a aussi l'intention de participer à un projet plus grand que soi. La dimension monétaire est assez rare dans les projets. Repenser la distribution de l'argent, c'est intéressant car j'avais l'impression que c'est comme une clé pour demain, comment proposer d'autres manières de fonctionner.

Vous avez donc déjà vécu en collectif ?

Oui, j'ai vécu un an dans un collectif et j'ai vadrouillé ensuite pendant six mois. Auparavant, j'étais sur Paris et je faisais du cinéma.

Qu'est-ce qui vous a poussé à quitter Paris ?

J'étais à Paris et il y avait des moments, entre les films, où je ne faisais rien. Ça m'a donné l'opportunité d'avoir du temps, d'observer et de me dire « c'est étrange la manière dont fonctionne cette société ». Le fait par exemple que tout soit tourné autour du travail et que l'individualisme soit poussé à l'extrême, surtout à Paris. Je suis tombée en dépression en me disant que si c'était ça la vie, c'était désespérant. J'ai tout lâché pour chercher des gens qui avaient d'autres valeurs, qui essayent de repenser l'activité, le temps, le rapport aux autres. C'est vraiment ça qui m'a poussé à aller voir d'autres choses.

Est-ce que la campagne vous attirait particulièrement ?

Oui, au départ c'est surtout car les collectifs se trouvaient à la campagne. Je n'en ai pas beaucoup vu en ville alors que ça doit exister. Ça m'a amené surtout à découvrir la nature que je connaissais très peu. Je me rends compte que la nature c'est important pour moi.

Quels sont les arbitrages que vous faites quotidiennement au sein de votre activité ? Dans quelle mesure votre activité est-elle concernée par les arbitrages collectifs ? Comment se prennent les décisions ?

Quand tu parles d'arbitrage, c'est la prise de décision ? Alors oui, on prend des décisions tout le temps, notamment hier – référence au chantier à Lartel visant à réaménager le salon. Ce n'est pas toujours simple car on a choisi de fonctionner par consensus. S'il y a une objection, on va essayer de comprendre pourquoi la personne l'émet, quel est son sens et on va finir par être d'accord la plupart du temps. Mais c'est un processus assez long. En même temps, ça fait travailler sur soi, sur son ego, comment on peut abandonner son idée de base. Ce qui est important, c'est que l'on soit tous ensemble. J'aime cette manière de fonctionner par rapport aux votes à la majorité, car dans ce genre de vote, des gens peuvent se sentir exclus. Finalement, dans le consensus, on mélange les idées de tout le monde et tout le monde a l'impression de prendre part à la décision. En CA en revanche ce n'est pas toujours facile de prendre des décisions. Parfois les objections des gens sont agaçantes.

Donc ça n'empêche pas les conflits d'émerger ?

Exactement, c'est là que l'on voit qu'au centre du problème, c'est l'humain.

Vous avez déjà mentionné la CNV, est-ce que vous diriez à partir de votre expérience personnelle que les conflits ont tendance à être bien gérés ?

Pas toujours, parfois certains ne sont pas gérés du tout. Certains ne veulent pas. On n'a pas mis de règle d'obligation d'utiliser ou de se former à la CNV (et heureusement !), chacun fait comme il le souhaite, certains sont moins sensibles à ça et ne vont pas forcément chercher à résoudre de cette manière le conflit. Ce n'est pas systématique. Mais on est un bon noyau qui utilisons ces outils et pas mal de conflits se sont déliés grâce à ça. On essaye d'amener cette culture là à ceux qui l'ont moins. Je fais partie des gens qui ont appris ces processus.

Vous sentez-vous animée d'une idéologie particulière ? Quelle a été votre motivation première à rejoindre Tera ?

Avant d'arriver à Tera, je ne me sentais pas intéressée par la politique. Mais je n'avais pas confiance que chacun de nos choix et de nos actions sont politiques. Je ne suis pas arrivée en vue de ça au départ, je ne m'étais pas hyper renseignée sur le projet. Quand j'ai appris cette idée de repenser l'argent et ces valeurs autour de l'être humain et de la nature, je me suis dit que c'était important. Aussi, les idées écologiques et du respect de l'être humain, je les avais avant. Pour moi, l'écologie est politique. En plus, le fait de créer une nouvelle démocratie et de réfléchir à comment vivre ensemble, c'est comme si j'étais rentrée en contact avec mon être politique en vivant dans le projet. Ça répond complètement à mes valeurs et je suis fière d'en faire partie.

La communauté politique Tera entre-t-elle en cohérence avec ces positions ?

Oui je pense, car on est tous liés par cette idée du revenu de base et ce plan économique. C'est une des choses selon moi qui fait que les gens restent. J'ai le sentiment que c'est important et qu'on est en train de créer quelque chose.

Comment se met en place la démocratie à Tera ?

Oui, au départ, quand on était 10, on s'était organisé en « opale » : une gouvernance horizontale où tout le monde prend les décisions. Mais on s'est rendu compte que ce n'était pas possible. Celui qui est à la gestion ne sait pas où on devrait planter les carottes. Au final, on procède par secteur, par référent et par commission. En même temps, les commissions se parlent entre elles, au CA notamment. Et tout le monde peut faire une objection sur les décisions du CA. On se demandait d'ailleurs si c'était une bonne idée que le CA décide et que certains ne voient pas certaines décisions passer. Est-ce que c'est vraiment ce que l'on voulait en termes de démocratie ? Ou faudrait-il quelque chose de plus horizontal pour représenter la pensée de tout le monde ?

Vous dites cela car les décisions du CA ont créé des frustrations par le passé ?

Oui.

Comment envisagez-vous de procéder au fur et à mesure de l'agrandissement de l'écosystème ?

On parle du nombre régulièrement. Là, on est déjà 50 sur le territoire, même si on a seulement 25 membres vraiment actifs. Tout le monde ne fait pas partie des commissions (on est 12 au CA par exemple). On a beaucoup de voisins sympathisants. On en avait parlé avec Jacques, on pense que 30 à 50 personnes c'est le maximum pour continuer à décider de cette manière-là. Il faut faire en sorte de créer des écosystèmes voisins. On va être obligé de dire stop à un moment, mais en disant que les gens peuvent entamer quelque chose à côté et que l'on coopère après.

L'expérience Tera permet-elle de nourrir la confiance entre les habitants ?

Oui je pense. Certes on a déjà eu recours à des exclusions : mais ça crée une forme de sécurité pour le reste du groupe. Pour tout ce que j'ai dit avant (CNV, médiation), on fait en sorte de repenser toujours, de re-réfléchir nos lois. Et ça, ça crée une confiance. On peut avoir des ruptures de confiance lors de problèmes interpersonnels mais c'est aux personnes de gérer ça à ce moment-là.

Vous parliez de faire les lois, est-ce que vous vous sentez appartenir à une communauté politique ? Ici, on parle des communautés politique, de vie et de travail : cette distinction vous parle-t-elle ?

Oui, communauté politique et de travail c'est certain. Communauté de vie... pas vraiment et en même temps oui car on se voit beaucoup, on fait des fêtes... mais on ne vit pas au même endroit, donc c'est toujours à nous de choisir qui on veut voir dans notre communauté de vie.

Est-ce que vous pensez que la création de l'éco quartier va concrétiser cette communauté ?

Pour certains oui, mais personnellement je ne vais pas aller y habiter. Je pense que chacun va pouvoir choisir sa communauté de vie indépendamment de sa communauté politique et de travail. Je m'aperçois que vivre au même endroit que 15 à 20 personnes, c'est beaucoup. Et Trentel ne me fait pas rêver. En plus, comme c'est un projet assez novateur, il va y avoir des visites, des formations, etc... je le vis déjà à Lartel, comme ce n'est pas chez moi, c'est super, mais je me sentirais envahie si j'habitais là-bas.

Pourtant, est-ce que quand vous cherchiez un écovillage, vivre avec du monde n'était pas l'objectif ?

Oui, mais vivre un an à Longo Mai avec 100 personnes au quotidien m'a fait m'apercevoir que c'était mon idéal, mon utopie, mais que ce n'était pas ce que je voulais. J'aime avoir ma propre cuisine par

exemple. Je me suis rendu compte des limites de ce genre de communauté en plus : le fait d'être contre le salariat, le capitalisme, etc, le fait de ne pas avoir le droit de recevoir d'aides de l'Etat ou de travailler en dehors, on se retrouve lié à la communauté. Je m'étais dit qu'il y avait quelque chose de pas très sain. Dans notre système, des choses sont quand même intéressantes : l'argent par exemple n'est pas mauvais je pense par essence mais c'est la manière dont on l'utilise. Pareil pour l'industrie. Je suis d'accord avec Frédéric Bosqué quand il dit qu'il veut partir de notre société et accompagner son changement.

Souhaitez-vous rajouter quelque chose à propos de Tera ?

Ce que je pourrais rajouter, c'est que j'ai déploré au début qu'il n'y ait pas plus de partage spirituel. Je m'aperçois en revanche que petit à petit, on met en place des fêtes pour fêter les changements de saison, la reconnexion à la nature que l'Homme a perdu. Je pense que ça fait partie du changement de demain : retrouver le contact avec la nature. Et je suis contente qu'on puisse amener ça auprès des gens qui n'ont pas forcément de spiritualité particulière.

Annexe 3 : Entretien avec Claude

Pouvez-vous commencer par vous présenter et présenter les raisons de votre présence à Tera ?

Je suis Claude, à Tera depuis 2017. J'ai fait des semis et du maraichage et petit à petit, j'ai voulu me pencher vers la spiruline. Je fais uniquement ça depuis l'an dernier en gros. Avant Tera, j'étais ingénieur informatique. Développeur spécialisé dans le web. J'ai travaillé dans différents SS2I, plein de boîtes. A l'origine j'ai fait des études d'administration réseaux. Je n'ai pas trouvé de travail dans ce domaine, mais il y avait des postes dans le développement, donc j'ai fait toute ma carrière là-dedans. J'ai arrêté en 2016 suite à un burn out. Ça a été compliqué les deux dernières années dans la boîte où j'étais et ça m'a poussé à me remettre en question sur ce que je faisais. J'ai fait du woofing intensif et je suis tombé par hasard sur Tera.

Est-ce que vous vous sentez appartenir à une communauté de travail ?

J'ai une jambe là-dedans mais aussi en individuel. J'ai plus de facilité à travailler seul mais je vois tout l'intérêt du travail en collectif. Je jongle entre les deux.

En quoi l'exercice de votre activité dans l'écosystème Tera vous est-il bénéfique ? Que vous apporte le fait d'exercer votre activité au sein de l'écosystème Tera ?

Plusieurs choses : du sens, car on essaie de faire des activités qui aient le plus de sens pour nous même, le collectif, la région, l'humanité. Aussi une certaine liberté d'expérimentation. Par rapport à la spiruline par exemple. J'imagine que ça aurait été plus difficile de le faire ailleurs et ici, on a une liberté d'expérimentation qui est agréable, et de soutien aussi.

Est-ce que vous pensez que les autres Térien.e.s sont là pour les mêmes raisons ?

Oui en général mais on reste des individus très différents.

Quels sont les arbitrages que vous faites quotidiennement au sein de votre activité ? Dans quelle mesure votre activité est-elle concernée par les arbitrages collectifs ?

Je prends la plupart des décisions seul au sein de mon activité. Mais quand je sens que les autres ont leur mot à dire, je fais une sollicitation collective.

Quel sentiment avez-vous vis-à-vis la manière dont sont appréhendés les conflits à partir de votre expérience personnelle ?

Ce qui est agréable à Tera, c'est qu'il y a une liberté d'avoir différentes idées. Au niveau des conflits, on a une bienveillance et on va pouvoir discuter jusqu'à trouver un consensus sans stigmatiser l'autre. On a ce ping pong entre soi et l'autre pour voir ce qu'on fait à l'autre et ce que l'autre nous fait. Je pense qu'il y a cette conscience-là dans le collectif. Je ne vois pas les conflits comme quelque chose de négatif ; ils nous font grandir en tant qu'individus et en tant que collectifs.

Est-ce que la CNV et les cercles restauratifs sont des choses que vous utilisez ?

J'ai fait deux modules de CNV sur trois et ce n'est pas vraiment mon outil. J'ai quand même voulu avoir un niveau de connaissance commun aux autres pour qu'on parle la même langue. J'ai mes outils personnels sinon. Mais c'est super d'avoir ça. On respecte aussi les différences par rapport à ça : personne n'est stigmatisé car il ou elle n'utilise pas la CNV.

Vous sentez-vous animé d'une idéologie particulière ? Quelle a été votre motivation première à rejoindre Tera ?

En termes d'idéologie, je ne sais pas trop. Je n'ai jamais été très politique... comme tout le monde, on sait ce qu'il se passe au niveau politique mais je n'ai jamais été à fond là-dedans. La politique ça met dans des cases très rapidement. J'aime l'idée de piocher dans différentes cases. Je n'ai pas vraiment d'orientation politique. J'ai plus des valeurs de respect de l'autre, d'écoute, des valeurs humains en sommes que l'on partage tous à différents niveaux. J'aime les valeurs fondamentales de ce qui fait que nous sommes des êtres humains.

La communauté politique Tera entre-t-elle en cohérence avec ces positions ?

Oui je pense mais encore une fois on est des individus très différents. Comme partout, on ne sera jamais tous les mêmes. C'est une richesse d'avoir ces différentes valeurs.

Comment la démocratie se manifeste-t-elle à Tera ?

Déjà, le fait de parler durant les conflits et de chercher le consensus, c'est ce qui représente pour moi la démocratie. C'est tellement naturel pour moi que j'ai l'impression de vivre la démocratie tous les jours.

Avez-vous une idée de comment Tera pourrait procéder lors son agrandissement ?

Bonne question, je ne sais pas trop, on le vit quand même déjà. On est une quarantaine, et quand je suis arrivé on était 10. Je vois que beaucoup de choses sont différentes. Quand on était 10, c'était plus simple de prendre des décisions sur des choses qui nous impactaient. Il y a des sortes de groupe qui se sont faits, donc les choses se font naturellement et j'espère que l'agrandissement de Tera continuera de cette manière. On voyait qu'on ne pouvait pas être 40 à Lartel, donc on a créé un groupe Lartel avec certains décideurs, mais on ne va pas décider de ce qui se fait au Garde-Manger.

L'expérience Tera permet-elle de nourrir la confiance ?

Oui complètement. Du fait de l'écoute mutuelle et de l'absence de jugement notamment. J'ai une meilleure confiance dans mes relations avec les gens.

Annexe 4 : Compte rendu d'immersion, jour 1

Réunion « Syncro »

Tout le monde se réunit autour de la table. Discussion où la parole est librement répartie, Marie Hélène note et coordonne les activités.

Organisation de l'anniversaire de deux Térian.e.s le samedi, qu'ils célébreront tous.ensemble.

1/ Arrivée

Prise de contact avec les Térian.e.s. 2 types d'acteur.ice.s :

- Ceux et celles de passage, s'étant intégré.e.s sur le chantier aux côtés de Justine pour la menuiserie. Il y en a 4 actuellement.
- Les Térian.e.s : Johana, Enzo, Claude, Laurence...

Premier déjeuner autour d'une table avec tous ces acteurs. Repas distribué sans attendre de participation immédiatement. Par exemple, un jeune couple en immersion décide de payer au moment de partir. Il n'y a pas de contrainte temporelle.

J'ai préféré payer de suite.

Participation libre et consciente => nous sommes allé.e.s au Garde-Manger avec les 4 de passages que je vais côtoyer pendant la semaine sur le site, dans le cadre du chantier. Dans le Garde-Manger, ce n'était pas très clair, on a tous plus ou moins participé pour avoir « un panier » => on a pris un peu ce qu'on voulait dans une cagette et il n'y avait pas de prix fixe.

Ce qui est notable quant à leur mode d'organisation :

- Les tâches peuvent être repoussées si on décide que d'autres sont plus importantes que d'autres. (Cf le cours suivi à Singapour sur les deux types de personnes et leur organisation ?)
- Les retards s'accumulent mais ce n'est pas grave.
- Réflexion sur le temps long => discussion avec Enzo dont l'activité de maraichage retranscrit ça, de même que la gestion du projet en général.
- Ils ne se prennent pas au sérieux => on mangeait du chocolat Nestlé à midi, tout le monde s'est dit qu'ils manquaient de crédibilité à prétendre à l'autosuffisance.

Discussion avec Sylvie (ATEMIS) et Enzo sur comment valoriser son activité. Comment définir la valeur qu'il crée au-delà des kilos de fruits et légumes. C'est sur le temps long, ça lui permet de créer de bons sols. Question de la résilience de ceux-ci.

Problèmes soulevés par Sylvie :

- L'autonomie actuelle des personnes à Tera dans leur activité amène à leur isolement.
- Pb de coopération qui fait que les gens s'épuisent.
- Comment faire coopérer les acteurs ?

Beaucoup de plaisanteries à midi :

- « Ah ! Si tu dis que certains ne font pas la vaisselle c'est que des fois, quand tu la fais, tu n'en as pas envie ! »
- ⇒ Contraire à la logique de l'écosystème. Une activité doit être faite avec volonté.
- ⇒ Tout le monde prend conscience des conflits « Ah, c'est le début d'un conflit ça ».